

PARMI LES LIVRES

-

Institut protestant de théologie | « Études théologiques et religieuses »

2018/2 Tome 93 | pages 317 à 352

ISSN 0014-2239

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-etudes-theologiques-et-religieuses-2018-2-page-317.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Institut protestant de théologie.

© Institut protestant de théologie. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

PARMI LES LIVRES

BIBLE

Yves SIMOENS, *Homme et femme. De la Genèse à l'Apocalypse : textes-interprétations*, Paris, Facultés jésuites de Paris, 2014. 24,5 cm. 243 p. ISBN 978-2-84847-055-9. € 25.

L'ouvrage reprend un parcours proposé entre 2005 et 2008 par l'auteur, professeur aux Facultés jésuites de Paris (Centre Sèvres) et à l'Institut pontifical de Rome. Son titre pourrait laisser augurer d'une étude sinon exhaustive, du moins équilibrée des textes bibliques relatifs à la relation homme-femme. Or, près de la moitié du livre est consacrée à la Genèse (chap. 1-3 puis 12), le reste traitant successivement de Pr 1-9, Os 2,4-5, Ct 4, puis des récits de l'Annonciation (Lc 1), des noces de Cana (Jn 2) et de la crucifixion (Jn 19), pour finir avec Ap 21 et les noces de l'agneau. L'auteur ne mobilise donc au final que peu de textes, faisant notamment l'impasse sur toute la littérature paulinienne.

Pour chaque texte étudié, une traduction littérale (mais compréhensible) et structurée est proposée par l'auteur lui-même, parfois empruntée à P. Beauchamp (notamment pour Pr 8,22-31) ou réalisée en collaboration avec P. Bovati (Os 2,4-25). Ce sont là des pages tout à fait éclairantes dont on peut regretter qu'elles aient été pour certaines reportées à la fin et comme en appendice des chapitres

concernés, quand elles pourraient en constituer le portail le plus pertinent.

Il ne saurait être question ici de reprendre en détail les exégèses bien documentées et nourries des œuvres des meilleurs auteurs (notamment de P. Beauchamp déjà cité et de M. Weinfeld pour Gn), mais de réinterroger le projet sous-jacent à cet ouvrage comme à certains autres, à savoir la mise au jour d'une « anthropologie biblique fondée en christianisme » qui tiendrait de la révélation et s'imposerait au croyant. La tentative n'emportera pas vraiment la conviction d'un lecteur qui aurait tant soit peu entendu parler du regretté exégète James Barr. Les anthropologies mises en œuvre dans ces textes bibliques relèvent des mondes desdits textes et de leurs auteurs. Faut-il pour autant considérer qu'elles font partie du message et prétendre les intégrer à un cadre chrétien catholique assumé, dont relèverait une anthropologie posée comme universelle ? Deux risques apparaissent, que l'auteur n'a peut-être pas toujours clairement envisagés, ni évités.

Le premier tient à ce que le cadre chrétien vienne gauchir la démarche exégétique. Ainsi en va-t-il lorsque dès les premières pages de la Bible est annoncé ce que l'auteur perçoit comme l'accomplissement de la création : « L'histoire est suspendue à la création en attente de son terme : la résurrection. Mais la résurrection est assurée dès le point de départ dans la création » (p. 37).

Le second se fait jour quand l'auteur, quitte à se contredire, court le risque de

confondre démonstration et citation. Ainsi, quand à propos du pluriel de Gn 1,26 (« faisons l'homme à notre image », p. 32), on passe sans transition de la notation de l'exégète (« allusion à la cour divine ») au propos du rabbin G. Bernheim qui est d'un tout autre ordre : « L'expérience de la différence sexuelle devient ainsi le modèle de toute expérience de la transcendance... ». Le défaut d'explication n'empêche-t-il pas le lecteur d'entrer en dialogue avec l'interprétation qui lui est alors proposée ?

Il reste que, fort bien écrit, l'ouvrage se révèle précieux notamment pour qui s'intéresse à la lecture de la Bible par certains éthiciens catholiques érudits contemporains.

Notons que le recenseur s'est avéré incapable de retrouver la référence exacte de l'article amplement cité p. 50 et introduit par ces mots : « L'article cité de la revue *Études* (1986)... ».

L'ouvrage est doté de deux index (des auteurs et scripturaire), et d'une bibliographie fournie.

Jean-Pierre STERNBERGER

Catherine VIALLE, *L'arbre*, Bruyères-le-Chatel, Nouvelle Cité, coll. « Ce que dit la Bible sur... 23 », 2016. 18 cm. 123 p. ISBN 978-2-8531-3850-5. € 13.

Ce petit livre fait partie d'une collection qui se présente sous forme d'entretien entre la directrice de cette collection et un bibliste sur une thématique donnée. L'objectif est de rendre cette dernière accessible à tout lecteur afin de l'inciter à entrer plus avant dans le texte biblique. Ici la thématique choisie est celle de l'arbre. L'ouvrage est découpé en douze approches permettant un parcours trans-

versal à travers la Bible. En voici la liste : À l'ombre des arbres sacrés ; De l'arbre de vie à la déesse Ashéra ; Avant même le soleil et la lune ; L'arbre du connaître bien et mal ; La sagesse, arbre de vie ; Le juste, la bien-aimée et le bien aimé ; L'arbre, lieu du choix ; Les arbres à la recherche d'un roi ; Mort et vie ; L'arbre justicier ; L'arbre de la croix.

Ce parcours ne se veut pas exhaustif et ouvre d'autres pistes, notamment dans le Nouveau Testament. Ces douze courts chapitres peuvent se lire dans le désordre et proposent une série d'explicitations, à l'appui du texte scripturaire. D'accès facile, ce recueil est sans concession quant à la précision de l'exégèse des points abordés. Il pourrait très bien servir de base pour un parcours biblique dans le cadre d'une catéchèse.

Priscille MOREL

Eberhard BONS, Emanuela PRINZIVALLI, Françoise VINEL (dir.), *La pluralité des sens de la Bible. Lire les Écritures à l'époque des fondamentalismes*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, coll. « Cérît », 2017. 24 cm. 140 p. ISBN 978-2-86820-543-8. € 20.

Il s'agit là d'un petit livre, et pourtant d'un ouvrage de grand enjeu : combattre par l'Écriture le fondamentalisme. D'une certaine manière, le fait d'écrire ce livre à plusieurs (sept auteurs prennent successivement la plume) participe directement au pari lancé : ouvrir, voire rouvrir la multiplicité des sens des textes bibliques, et faire découvrir au lecteur la jubilation de la pensée que cette diversité procure. Le lecteur chemine ainsi des commentaires des Pères de l'Église jusqu'aux exégèses contemporaines en découvrant

combien la Bible (dont est rappelée en passant la signification plurielle, *ta biblia*, que l'on oublie trop souvent) contient en elle-même l'antidote contre toute forme de fondamentalisme littéraliste. Une multiplicité de sens et des interprétations possibles, des relectures multiples présentes à l'intérieur même du canon biblique, mais aussi la découverte d'un texte biblique qui, au fur et à mesure que l'on creuse son histoire, livre d'autres textes : des variantes, des traductions, voire des malentendus qui conduisent à de nouvelles couches d'écriture. Les différences que l'on constate entre le texte massorétique (TM) et celui de la Septante (LXX) n'interrogent pas seulement la présence ou l'absence d'une éventuelle base commune antérieure, mais ouvre aussi à de nouvelles approches théologiques.

Maints exemples bibliques jalonnent le texte et permettent au lecteur de suivre aisément le raisonnement des auteurs.

Aussi diversifiée que soit leur approche individuelle, les articles des chercheurs pointent tous vers une thèse qui voit la fidélité au texte biblique non pas dans sa « préservation scrupuleuse et littérale », mais bien dans un « dynamisme interprétatif » (Jean Zumstein).

Le lecteur avance d'article en article avec une curiosité grandissante, tant les arguments proposés contre une réception *fondamentaliste* des textes bibliques sont pertinents et limpides. Les auteurs permettent ainsi de découvrir ce qu'est une littérature *vivante*. Grâce aux pistes proposées, le lecteur s'aperçoit que sa propre lecture des Écritures bibliques est éventuellement à réviser, à tout le moins à réévaluer : au lieu d'ouvrir un livre ancien où les mots seraient couchés tranquillement, et pour l'éternité, sur du papier, il se voit plongé dans une discussion alerte, voire une dispute vivifiante, entre les auteurs de ces textes anciens, discussion dont les malen-

tendus et les nouvelles interprétations ne sont pas exclues.

On ne peut que recommander la lecture de ce livre qui permet de revisiter – même pour le lecteur qui se considère loin de tout fondamentalisme biblique ! – quelques idées reçues. Les renvois multiples vers l'exégèse des Pères de l'Église ouvrent des perspectives intéressantes au point de vue de l'histoire de l'exégèse. Certains suggèrent aussi une réponse pastorale au fondamentalisme qui peut paraître surprenante : c'est en lisant beaucoup (Césaire d'Arles recommande plusieurs heures par jour, et pour ceux qui ne sauraient lire, il propose d'engager un lecteur !) que le lecteur découvre que le texte libère au lieu d'enfermer dans une dogmatique préétablie. La citation de Grégoire le Grand va peut-être plus loin encore : « L'Écriture progresse avec ceux qui la lisent. »

C'est en tout cas en lisant ce petit livre que le lecteur voit s'éloigner durablement tout risque de fondamentalisme, ce « suicide de la pensée ».

Katharina SCHÄCHL

ANCIEN TESTAMENT

Sophie RAMOND, Michel BERDER,
Pour lire et prier les Psaumes,
 Paris, Les Éditions du Cerf, coll.
 « Pour lire », 2016. 20,5 cm. IX-
 127 p. ISBN 978-2-204-10434-0.
 € 19.

Les Éditions du Cerf nous proposent un nouvel ouvrage dans la collection « Pour lire ». Celle-ci n'est certes pas une collection de livres scientifiques, cependant s'adressant à un large public, elle

propose chaque fois, par l'indiscutable qualité de ses textes, une vue d'ensemble du thème choisi. Ce peut être alors l'occasion pour l'étudiant au début de son travail de recherche de faire le point sur ses connaissances en la matière. Tel est le cas avec cet ouvrage. Les deux chercheurs, membres du *Theologicum*, Faculté de théologie et de sciences religieuses de l'Institut catholique de Paris, nous présentent en dix chapitres leur regard sur le psautier.

Le premier chapitre nous expose les grandes attitudes spirituelles dans les psaumes. Après l'important travail effectué par Gunkel, de 1904 à 1926, les deux auteurs insistent sur les recherches actuelles qui « privilégient deux grandes attitudes [...] autour desquelles le psautier s'articule : la supplication et la louange » (p. 13). Le chap. 2 s'arrête sur le langage des psaumes. Y sont analysés de façon très pertinente les procédés sur lesquels s'établit l'art poétique du psautier : le rythme, les parallélismes, les chiasmes, les regroupements en strophes, les anaphores, etc. Le chap. 3 s'intéresse à la constitution progressive du psautier (p. 33). Le quatrième étudie la fonction des titres des psaumes, les indications à contenu musical (p. 46), les références à des célébrations ou des rites liturgiques (p. 47), les noms de personnes, les titres qui renvoient à la vie de David, etc. Le cinquième inventorie les références à l'histoire, et celles relatives aux institutions d'Israël (p. 56). Le sixième s'interroge sur la place des psaumes dans le Proche-Orient ancien. En effet, « la composition des psaumes n'est pas un phénomène propre à Israël » (p. 65). Le septième s'interroge sur « les textes des traditions juives et chrétiennes qui se rapprochent des psaumes tant par leur forme littéraire que par leur message spirituel et théologique » (p. 77). Par exemple, le chant de victoire après le passage de la mer Rouge, en Ex 15,1-18 ; le cantique

d'Anne, en 1 S 2,1-10 ; le cantique de Marie en Lc 1,46-55 ou le Notre Père que « certains commentateurs désignent comme le "psaume par excellence" » (p. 83). Le huitième chapitre étudie le Livre des psaumes en regard des traditions juives et chrétiennes. Le neuvième s'interroge sur les difficultés du lecteur d'aujourd'hui face aux psaumes, notamment par rapport à la violence de certains textes, ou à des expressions de la foi qui paraissent critiquables. Ainsi le Ps 18,26-27 : « Avec le fidèle, tu es fidèle ; avec l'homme intègre tu es intègre. Avec le pur tu es pur ; avec le pervers, tu es retors » (p. 105). Le dixième et dernier chapitre fait état de la postérité des psaumes.

Cet ouvrage sera indispensable en paroisse à l'animateur biblique désirant entamer une lecture en équipe du psautier, mais également à l'étudiant en théologie soucieux d'examiner ses connaissances, et qui se verra offrir aussi des exercices « afin de goûter cette relation personnelle avec Dieu », ainsi que l'annonce la quatrième de couverture. Nous ne saurions trop lui en recommander la lecture.

Patrick DUPREZ

André WÉNIN, *Psaumes censurés. Quand la prière a des accents violents*, Paris, Cerf, coll. « Lire la Bible 192 », 2017. 21 cm. 198 p. ISBN 978-2-204-10432-6. € 18.

WÉNIN s'intéresse aux psaumes qui sont censurés dans les lectionnaires à cause de leur violence. En effet, certains d'entre eux ont un univers très conflictuel dans lequel s'opposent justes et méchants. Certains passages sont très choquants qui semblent présenter un Dieu violent, intolérant, vindicatif, contraire à la religion de paix attendue. C'est pourquoi l'auteur

a jugé bon de les regarder de plus près. Il cherche à en saisir la cohérence interne, à mieux cerner les traits du psalmiste qui s'exprime ainsi. Il le fait, non pas sur le plan historique car c'est impossible, mais sur le plan littéraire : il précise les caractéristiques de la *voix* qui s'y fait entendre, tente de comprendre ce qui s'y dit.

En premier lieu, est abordé le Ps 58 qui est un véritable appel à la vengeance. Après en avoir présenté sa traduction, comme ce sera le cas pour chaque psaume étudié, l'exégète en analyse la structure : il relève le soin qui lui est apporté, ayant pour effet de sublimer la rage qui s'y exprime. Puis il fait une proposition de lecture, reprenant la progression du psaume qu'il cherche à rattacher à l'histoire d'Israël. Pour ce faire, il s'appuie sur d'autres écrits bibliques, principalement les prophètes, au moyen de rapprochements de vocabulaire. La conclusion vient proposer la vision qu'a l'exégète de cette prière, pointant la confiance du psalmiste en son Dieu alors qu'il fait face à l'iniquité.

WÉNIN poursuit par l'étude du Ps 83, selon un schéma d'étude identique au précédent chapitre. Le troisième chapitre s'empare du Ps 109, que l'auteur qualifie « d'imbuvable s'il est lu rapidement », mais qui après analyse, toujours selon le même schéma, est « une petite merveille poétique et théologique ». Au quatrième chapitre, il étudie des bribes de psaumes : Ps 35, qualifié de cri d'innocent ; Ps 65, présenté comme la supplication d'un persécuté et qui est le psaume le plus cité dans le Nouveau Testament, et enfin Ps 59, qui est une prière de David traqué par Saül. Tout au long de sa lecture, il explicite et justifie ces cris d'innocents. Au cinquième chapitre, l'auteur prend l'exemple de deux psaumes (Ps 139 et 137), très appréciés des liturgies, mais dont la finale est souvent censurée à cause de leur agressivité. Par une étude attentive à la forme et au vocabulaire, il en montre toute la cohérence et conclut sur la nécessité de garder ces finales.

Le propos conclusif explique la présence de ces prières si violentes dans la Bible : vaut-il mieux dire ou bien commettre la violence (référence à Caïn et Abel) ? Présentent-ils un Dieu violent ou un Dieu qui accepte de l'entendre et de la recevoir afin qu'elle ne soit pas commise ? Ainsi, en rester à une lecture superficielle est une erreur. Il est bon de toujours les interpréter de façon précise et attentive, en interrogeant tous les détails. Alors pourra émerger l'humanité du psalmiste dans les mots qu'il utilise pour exprimer la façon dont il vit la situation où il se trouve. Au lecteur ensuite de décider s'il peut s'approprier ces psaumes pour en faire sa prière.

Tout au long de son ouvrage, WÉNIN met en évidence comment une lecture attentive à la structure et au vocabulaire utilisé peut changer la compréhension de ces psaumes qui, de prime abord, peuvent choquer le lecteur. L'exégèse est précise, et de lecture agréable, rendant ces psaumes tellement humains. Quelques notes de bas de pages viennent éclairer ou compléter le cours de la démonstration. La bibliographie apporte des éléments utiles au lecteur qui voudrait se lancer dans une étude davantage approfondie des psaumes pour mieux se les approprier.

Priscille MOREL

NOUVEAU TESTAMENT

Jean-Pierre LÉMONON, *Pour lire la première lettre aux Corinthiens*, Paris, Cerf, coll. « Pour lire », 2017. 20,9 cm. 190 p. ISBN 978-2-204-11887-3. € 19.

L'ouvrage *Pour lire la première lettre aux Corinthiens* se présente comme une

introduction à la lecture de cette Épître majeure de Paul. La Première aux Corinthiens aborde des questions ecclésiales récurrentes dans l'histoire des Églises : division, cohabitation entre riches et pauvres, Église et culture, etc. Et c'est justement sous cet angle que l'auteur questionne la lettre : comment refonder l'unité dans une communauté divisée en plusieurs *partis* ? Comment réintroduire l'esprit évangélique lorsque pauvres et riches s'ignorent à tel point que la communion n'existe plus ?

Par rapport à tout ce que nous avons pu lire jusqu'ici, l'ouvrage de LÉMONON a des spécificités qui méritent notre attention. L'ouvrage est destiné à un large public sans renoncer pour autant à l'exigence scientifique de la démarche exégétique. Pour ce faire, l'auteur signale qu'il a exploité les résultats archéologiques obtenus sur le lieu où se trouvait la Corinthe du 1^{er} siècle, mais également qu'il a utilisé des textes de l'Antiquité comme ceux de Strabon et de Pausanias. Cependant, il souligne qu'il ne débat pas sur les passages difficiles suscitant des discussions, comme par exemple la question du baptême pour les morts (I Co 15 *sq.*) ou bien l'unité de la lettre. Il suggère sur ces points de consulter d'autres travaux plus spécialisés.

L'ouvrage s'ouvre classiquement par une introduction sur le contexte historique de la lettre. L'auteur montre ici sa volonté de faire connaître la situation de la Corinthe antique, des informations importantes plongeant les lecteurs dans un monde, celui du 1^{er} siècle, qui leur est complètement étranger. Cela commence par la situation géographique, l'atout de la ville au sein de l'Empire romain : elle faisait en effet fonction de liaison entre l'Occident et l'Orient. Puis on aborde son histoire, la diversité de sa population, sa situation économique florissante, ainsi que l'histoire de cette Église. L'auteur puise ses informations dans les sources susmen-

tionnées, le livre des Actes et les autres écrits de Paul. La description fournie par l'auteur de la situation de l'Église de Corinthe est intéressante. Elle permet une meilleure compréhension de chaque chapitre et de chaque division de la lettre, même si tout reste discutabile. LÉMONON nous décrit par avance les raisons de ce qui est écrit dans la lettre, ce qui en facilitera la lecture, et aussi l'intention supposée de Paul pendant la rédaction.

Cette volonté de faire connaître l'Église de Corinthe ne se limite pas uniquement à l'introduction de la lettre. Dans les six chapitres divisant son commentaire, l'auteur n'oublie pas de décrire d'abord les problèmes traités avant d'enchaîner avec le commentaire proprement dit. Prenons comme exemple le chap. 8 dans lequel l'apôtre donne son opinion sur la question des viandes sacrifiées : est-ce que les croyants de Corinthe doivent en manger ? Pour commenter le passage, l'auteur explique d'abord la provenance de ces viandes, information qui n'est pas vraiment détaillée dans la lettre, mais qui permet de mieux saisir ce passage. Ceci pour dire que dans son ambition de cibler un large public, l'auteur a simplifié son travail pour être accessible à tous, mais en même temps il demeure intéressant car il nous livre de nouvelles informations permettant une autre façon de lire la lettre.

Sa division de la lettre est la suivante. La première partie s'étend de 1 Co 1,10-4,21. Il y a dans cette section une proposition de résolution des divisions qui gangrènent l'Église. L'origine de ce problème serait l'incompréhension de l'Évangile réduit au rang d'une sagesse. Les Corinthiens ont oublié que celui-ci est un don de Dieu. Cette incompréhension n'est pas seulement la source des divisions mais aussi l'origine de divers problèmes. La deuxième partie commente 1 Co 5,1-6,20 et rappelle le caractère spécifique de la communauté. L'auteur

propose de lire séparément 1 Co 7,1-40 où l'apôtre Paul répond aux questions posées par les Corinthiens. Le commentaire de 1 Co 8,1-11,1 présente les sujets qui divisent les Corinthiens. Dans 1 Co 11,2-14,40, les problèmes liturgiques ou ceux concernant le culte sont abordés. La sixième division à propos de 1 Co 15 parle du cœur de l'Évangile et du relèvement de ceux qui se sont endormis. À noter que l'auteur considère 1 Co 16 comme une conclusion et les versets 1 à 10 du chapitre premier comme une introduction.

C'est cependant un petit ouvrage qui rendra d'utiles services aux pasteurs et aux prédicateurs laïcs.

Tahina Eloi RAKOTOMAEFA

Colette DEREMBLE, Jean-Paul DEREMBLE,
Jésus selon Matthieu. Héritages et rupture,
Paris/Perpignan, Artège/Lethielleux,
2017. 22,8 cm. 420 p. ISBN 978-2-249-
62442-1. € 24,90.

L'intention est louable : fournir une lecture continue de l'Évangile de Matthieu, de bon niveau scientifique et d'accès facile. Les auteurs s'appuient sur des recherches sérieuses auxquelles ils renvoient volontiers (avec une préférence affichée pour le travail de Daniel Marguerat) et dont ils récoltent honnêtement les fruits. Ils livrent un ouvrage agréable à lire, adapté à un lectorat cultivé et soucieux de s'informer des principales visées du premier Évangile. Voilà donc un travail à haute teneur pédagogique qui a pris au sérieux le texte de Matthieu dans sa dimension historique, littéraire et théologique. Le livre ne prétend pas participer aux débats actuels de la recherche mathématique mais contribue à l'intelligence de cet Évangile.

Si l'objectif catéchétique semble atteint, on regrette cependant l'absence d'analyse critique concernant le texte grec de référence, les affirmations tranchées sur le contexte historique (un judaïsme du 1^{er} siècle loin d'être homogène et un christianisme balbutiant aux frontières poreuses), le manque de nuance concernant l'antijudaïsme du premier Évangile (reflet d'un conflit aux motifs débattus), l'import de problématiques extérieures au texte (la mariologie, l'autorité apostolique), les comparaisons hâtives avec différentes religions (bouddhisme, zoroastrisme, islam) et les lectures par trop édifiantes de textes clefs (notamment les discours). Le choix de lire verset par verset ne rend pas justice à la narrativité de l'Évangile, le lecteur se perd parfois dans le récit dont la structure proposée en quatre temps mériterait discussion.

La lecture ne manquera pourtant pas d'intéresser les esprits curieux et s'avèrera précieuse pour qui veut entamer une analyse critique du premier Évangile.

Céline ROHMER

HISTOIRE ANCIENNE

PLOTIN, *Traité 12 (II, 4)*. Introduction, traduction, commentaires et notes par Eleni Perdikouri, Paris, Cerf, coll. « Les écrits de Plotin », 2014. 20 cm. 237 p. ISBN 978-2-204-09905-9. € 30.

Les remerciements en tête d'ouvrage précisent que ce travail est le fruit d'une longue collaboration commencée en 2000 à Delphes. Le groupe de chercheurs, dirigé par Eleni Perdikouri, est marqué de sa diversité européenne.

Il s'agit de proposer une nouvelle traduction de ce traité de Plotin et de l'agrémenter d'un commentaire substantiel. En ces deux points, les objectifs sont largement atteints. Ce travail permet de mettre à la portée de beaucoup de lecteurs un des points difficiles de la pensée du maître alexandrin : le statut épistémologique de la matière.

En premier lieu, il est appréciable que les auteurs aient placé en tête de volume une concordance des traités, précisant l'ordre littéraire des *Ennéades*, en rapport avec leur ordre chronologique (p. 11). L'introduction replace le *Traité 12* dans l'ensemble de la production plotinienne, soulignant la gêne de Plotin face à cette question de la matière venant bouleverser l'ordonnement jusque-là parfaitement maîtrisé. Puis sont donnés quelques éléments concernant la méthodologie et la structure de ce traité. Enfin, les auteurs ont marqué combien Plotin prenait ses distances vis-à-vis de bien des écoles philosophiques, y compris Platon.

Le commentaire aide à situer les deux temps de la réflexion. La mise en avant, dans un premier moment, d'une hypothétique distinction entre matière intelligible et matière sensible. Procédant de manière apophatique, Plotin avance point par point sa dialectique par rapport à cinq apories sur l'existence de la matière intelligible. Mais le raisonnement philosophique bute sur le rapport entre l'Intellect et l'Un. L'Un ne peut être en acte ce que l'Intellect est en puissance, cela porterait préjudice à la simplicité de l'Un. Finalement, Plotin décide de couper court à son hypothèse de distinction entre matière intelligible et matière sensible, réservant la seconde partie de son traité à cette dernière.

Après avoir posé quelques caractéristiques fondamentales de la matière sensible, le penseur alexandrin écarte toutes les théories précédemment élaborées, en particulier celles venant des

courants gnostiques. Puis il propose une critique de la vision platonicienne de la matière (*Timée*) tout comme la vision aristotélicienne. Pour Plotin, la matière est infinité, altérité et privation. En témoigne la thèse finale : « La matière est identique à la partie de l'altérité qui s'oppose aux êtres proprement dits. » Ainsi la matière est non-être et intrinsèquement mauvaise.

Le volume est complété par une série d'index permettant de se repérer facilement dans l'œuvre, et d'y trouver tel ou tel élément nécessaire à la réflexion. Avec cette nouvelle traduction et ce commentaire, les lecteurs peuvent apprécier la structuration de la pensée plotinienne quant au statut épistémologique de la matière. Une œuvre indispensable pour comprendre comment les auteurs chrétiens ont pu inconsciemment ou consciemment y puiser quelques éléments, au risque de s'éloigner quelquefois du donné de la création et surtout du mystère de l'Incarnation.

Philippe MOLAC

Markus VINZENT, *Marcion and the Dating of the Synoptic Gospels*, Louvain, Peeters, coll. « *Studia Patristica – Supplement 2* », 2014. 23,9 cm. XII-353 p. ISBN 978-90-429-3027-8. € 78.

Marcion est un auteur chrétien antique à la mode depuis quelques années, plusieurs monographies lui étant consacrées : outre celle qui fait l'objet de ce compte rendu, ainsi que celle de Judith LIEU, *Marcion and the Making of a Heretic* (voir *infra*), mentionnons également les travaux de Jason BEDUHN, *The First New Testament. Marcion's Scriptural Canon*, Salem, Polebridge Press, 2013.

Markus VINZENT s'intéresse à Marcion essentiellement dans le but de réévaluer la datation communément admise pour les Évangiles synoptiques, à savoir la fin du troisième quart et le quatrième quart du I^{er} siècle de l'ère commune. L'auteur estime en effet qu'une meilleure étude du projet de Marcion devrait amener à reconsidérer la situation, en particulier chronologique, de cet auteur par rapport aux Évangiles synoptiques. Afin de défendre sa thèse, l'auteur développe son propos en trois temps.

Le premier, qui est le plus long (avec 158 des 282 p. que comporte l'ouvrage, hors bibliographie et index) est consacré à Marcion lui-même et à son œuvre. L'homme et son projet ne nous sont connus que de manière indirecte et partielle, par le biais de mentions et de citations d'auteurs chrétiens contemporains ou postérieurs de Marcion, qui poléminent contre lui. M. VINZENT analyse toutes celles qui s'échelonnent de la seconde moitié du II^e siècle au début du III^e siècle, soit depuis Justin jusqu'au fragment de Muratori dont la datation au début du III^e siècle est ici acceptée. Il examine également les prologues des lettres pauliniennes, dont il propose une nouvelle édition (p. 117-122). En fonction des témoignages polémiques, l'analyse est très détaillée (ainsi pour Papias d'Hiérapolis) ou plus sommaire (comme pour Denys de Corinthe). L'auteur évalue la manière dont chacun parle de Marcion et relève les reproches que chacun lui adresse ; il éclaire parfois son propos par des tableaux comparatifs (comme pour Théophile d'Antioche, *Apologie à Autolykos* III, 13-14 comparé à Marcion, Luc et Matthieu, p. 58-60). Il rend ainsi compte d'une évolution des critiques, à la fois chez un même auteur (comme c'est le cas de Tertullien qui revient à plusieurs années de distance sur Marcion) et d'un auteur à l'autre (ainsi, l'accusation d'altérer l'*Évangile selon Luc* apparaîtrait sous la

plume d'Irénée et consisterait en l'adaptation d'un argument anti-valentinien utilisé dans un second temps contre Marcion, p. 133). Les critiques contre Marcion sont dans le même temps de plus en plus précises. Dans cette évolution, Irénée constitue un tournant important, comme d'ailleurs pour le discours hérésiologique en général (p. 66).

Cette première partie est l'occasion pour M. VINZENT d'émettre déjà l'hypothèse selon laquelle les Évangiles synoptiques pourraient être postérieurs à l'*Évangile* de Marcion, en particulier lorsqu'il analyse Théophile d'Antioche : l'auteur considère que, au cas où *Luc* et *Actes* auraient été écrits du temps de Théophile d'Antioche, ce dernier pourrait être identifié au Théophile dont il est question dans ces deux écrits (p. 61). Il y revient ensuite, notamment lorsqu'il avance l'hypothèse que Marcion aurait composé une première version de son *Évangile* qui n'était pas prévue pour la publication et qui a été diffusée – voire falsifiée – sans son consentement, et aurait servi de base à la rédaction des Évangiles devenus canoniques ; une seconde version aurait ensuite été proposée par Marcion, c'est celle que connaîtrait Tertullien, et elle expliquerait pourquoi ce dernier considère que Marcion a écrit son *Évangile* après les « canoniques » (p. 97-100). Enfin, plus loin, il revient sur son hypothèse éditoriale (p. 137-138), pour conclure que les informations données sur Marcion constituent un *terminus ante quem* (p. 139).

Afin d'étayer son hypothèse, M. VINZENT consacre un deuxième chapitre à l'état de la question sur la datation des Évangiles qui sont devenues canoniques. Dans ce chapitre, historiographique, l'auteur souhaite manifestement contrer l'idée de l'existence d'un consensus dans la recherche depuis plus d'un siècle. À l'aide de tableaux, il montre que la datation des Évangiles s'échelonne sur plus d'un siècle, du milieu du I^{er} siècle au début de

la seconde moitié du II^e siècle. Ce rappel historiographique est également un moyen de démontrer qu'une datation basse des Évangiles n'est pas si nouvelle que cela. VINZENT pointe également la variété des hypothèses quant aux rapports entre les Évangiles eux-mêmes.

Le troisième chapitre de l'ouvrage apparaît comme une conclusion de l'ensemble de son argumentation, avec la proposition d'une nouvelle datation des Évangiles postérieurs à Marcion. Il récuse par avance l'argument que l'on pourrait lui objecter à partir des papyrus ; il relève en effet que la papyrologie n'est pas une science exacte et que, par conséquent, plusieurs papyrus anciens pourraient être plus récents que cela n'est généralement pensé. Il en vient ensuite aux écrits des témoins anciens d'une réception de Paul et des synoptiques, comme les lettres d'Ignace ; à ce sujet, il s'appuie sur l'hypothèse selon laquelle les lettres d'Ignace seraient plus récentes et donc, selon lui, antérieures à Marcion. Il analyse aussi le contenu des Évangiles, en particulier leurs premiers chapitres, dans un tableau comparatif. Les derniers mots sont pour affirmer que Marcion crée un genre nouveau, sans précédent.

L'intérêt de cet ouvrage est de réévaluer Marcion, de « redresser » ce que disent les hérésiologues sur lui et de mettre l'accent sur la prudence qu'il faut avoir par rapport à certaines datations, notamment celles qui sont proposées pour les papyrus qui sont souvent des hypothèses si elles ne sont pas étayées par des données plus sûres – telles qu'une datation interne. Néanmoins, nous avons du mal à suivre l'auteur jusqu'au bout de son hypothèse. S'il est en effet possible que Marcion ait révisé ses écrits, l'hypothèse de M. VINZENT est à l'heure actuelle difficilement vérifiable. Nous avons de surcroît trop peu d'éléments sur les écrits de Marcion pour conduire une comparaison fine avec les Évangiles devenus cano-

niques. Il faudrait aussi étudier quelles sont les implications de cette hypothèse, non seulement sur l'analyse des premiers chapitres des Évangiles, mais encore sur l'ensemble des Évangiles : leur contenu s'accorde-t-il avec un contexte de composition au milieu du II^e siècle ? Enfin, d'autres écrits seraient à mettre dans la boucle : les écrits « apocryphes » et « gnostiques », en particulier, dont il est fait à peine mention dans l'ouvrage. Leur étude simultanée avec les Évangiles devenus canoniques, Marcion et les hérésiologues nous permettrait d'y voir un peu plus clair sur ce milieu du II^e siècle. Enfin, nous estimons que plusieurs propos de M. VINZENT ne semblent pas justifiés, à l'exemple de l'affirmation selon laquelle Eusèbe a « clairement » inversé les deux fragments d'Hégésippe (p. 64) ; ce point mériterait d'être argumenté. Par ailleurs, nous ne sommes pas entièrement d'accord avec ce qu'il écrit p. 110, à savoir que Marcion et Celse sont plus fiables qu'Irénée, Tertullien et Origène parce qu'ils sont antérieurs à ces trois derniers, tandis que l'ancienneté n'est pas un critère suffisant pour conclure à la fiabilité d'une source ou d'un auteur, d'autant plus que les deux auteurs auxquels M. VINZENT se réfère (Marcion et Celse) ne nous sont connus qu'indirectement.

Cet ouvrage s'adresse donc essentiellement à des spécialistes (même si des non-spécialistes peuvent le consulter), en particulier pour ses analyses de témoignages anciens et pour sa bibliographie imposante. Deux index des sources et des auteurs modernes pourront l'aider dans sa lecture.

Anna VAN DEN KERCHOVE

Judith M. LIEU, *Marcion and the Making of a Heretic. God and Scripture in the Second Century*, Cambridge, Cambridge University Press, 2015. 23,5 cm. XVI-502 p. ISBN 978-1-107-02904-0. £ 70.

La perspective développée par Judith LIEU diverge de celle mise en œuvre par Markus VINZENT (*Marcion and the Dating of the Synoptic Gospels*, Louvain/Paris/Walpole, Peeters, coll. « Studia Patristica – Supplement 2 », 2014 ; voir *supra* notre recension) : il ne s'agit pas de chercher à revoir la datation des Évangiles qui sont devenus progressivement canoniques, mais à replacer la figure de Marcion dans le contexte historique, théologique et scripturaire du II^e siècle, d'où le sous-titre de l'ouvrage (*God and Scripture in the Second Century*).

L'auteur commence par rappeler l'importance du II^e siècle pour la formation de ce qui devient peu à peu le christianisme, notamment parce que c'est une époque riche en discontinuités (p. 1). Dans ce paysage, la figure de Marcion émerge. Son importance est reconnue depuis Adolf von Harnack. Néanmoins, elle n'est pas évaluée de manière constante par les chercheurs qui s'y sont intéressés. Alors que pendant longtemps les études sur Marcion se fondaient presque exclusivement sur Harnack, depuis quelques années, elles ont été renouvelées, notamment en raison de la réévaluation, d'une part de la notion d'*hérésie*, d'autre part de la formation du canon chrétien. Comme le chercheur ne dispose de presque aucun document direct sur Marcion, toute réévaluation de cette figure débute nécessairement par un nouvel examen des sources relatives à Marcion, lesquelles sont en très grande majorité hérésiologiques. C'est l'exercice auquel se prête J. LIEU dans la première des trois parties que comporte sa monographie : « The polemical making of Marcion the heretic » (p. 13-180).

Dans cette première partie, l'auteur analyse la manière dont les différents auteurs chrétiens parlent de Marcion, à la fois l'homme, ses idées, ses pratiques et ses croyances. LIEU commence par des pages sur Justin, dont elle affirme qu'il ne parle pas d'un Marcion hérétique, mais qu'il donne des informations qui sont ultérieurement exploitées selon un point de vue hérésiologique, en particulier par Irénée qui constitue un tournant. Néanmoins, c'est Tertullien qui est le premier à consacrer un ouvrage complet à Marcion. J. LIEU montre que Tertullien recycle contre Marcion des arguments qu'il avait déjà utilisés contre les juifs (p. 79) ; ceci complète ce qu'écrit M. VINZENT, qui compare quant à lui le discours anti-marcionite à la controverse de Tertullien contre les valentiniens. L'auteur en vient ensuite aux traditions hérésiologiques, comme l'*Élenchos*, puis à Clément et Origène avant de terminer par les écrits syriaques contre Marcion, comme l'œuvre poétique et polémique d'Éphrem. J. LIEU montre ainsi comment ces discours construisent progressivement une représentation hérétique de Marcion, qui prend en compte non seulement l'œuvre et les idées de ce dernier, mais aussi le personnage lui-même. À propos de Justin – mais cela est valable pour tous les auteurs étudiés –, elle fait remarquer qu'il ne relève que ce qui le perturbe. Or les auteurs anciens polémiqueant contre Marcion ne sont pas troublés par les mêmes points de sa pensée. Il faut tenir compte de cette donnée dans l'analyse de la polémique contre Marcion (cela est également valable pour la polémique contre Valentin et ses disciples, et contre toute autre personne perçue comme « hérétique ».) Cette partie (« The polemical making of Marcion the heretic ») ne constitue pas une redite par rapport à la première partie, équivalente, de la monographie de VINZENT. Si des auteurs identiques sont analysés dans les deux ouvrages (tels Justin, Irénée, Tertullien,

Origène), la perspective est différente : M. VINZENT se focalise essentiellement sur les données que ces auteurs pouvaient nous apporter à propos de l'Évangile de Marcion ; J. LIEU insiste sur les informations à propos de l'œuvre de Marcion mais aussi de l'homme lui-même. De plus, M. VINZENT se concentre sur le II^e siècle, alors que LIEU élargit la période chronologique et la zone géographique, puisqu'elle s'intéresse à des auteurs du IV^e siècle et au monde syriaque.

Dans une deuxième partie, intitulée « Marcion through his scriptures » (p. 181-289), l'auteur cherche, face aux images de Marcion qui émergent à travers les écrits de ses contradicteurs, à élaborer une autre image à partir des propres écrits de Marcion. Cependant, la difficulté consiste dans le fait que ceux-ci ne nous sont parvenus qu'à travers des citations et des mentions établies par ses contradicteurs. L'auteur reprend donc le témoignage des hérésiologues, cette fois avec le projet d'analyser plus spécifiquement ce qu'ils écrivent sur l'œuvre de Marcion. L'auteur commence par l'Évangile (p. 183-233), poursuit avec l'Apostolikon (p. 234-269), puis ses autres écrits (p. 270-289). Ces pages proposent une alternative par rapport à la première partie de la monographie de M. VINZENT, du fait de la perspective différente des deux chercheurs. J. LIEU fait remarquer (p. 186) que, contrairement aux chercheurs modernes qui se demandent si Marcion a initié un « Nouveau Testament », cette question est absente chez ses contradicteurs antiques. Pour chacun des écrits de Marcion, l'auteur analyse les sources qui nous évoquent ces écrits, afin de « redresser » les distorsions qu'ils opèrent et de repérer, à travers ce qu'ils disent, la manière dont Marcion écrit et interprète des éléments du message de Jésus.

Dans la troisième partie, « The second-century shaping of Marcion » (p. 291-432), J. LIEU aborde la place de Marcion au II^e siècle. En effet, l'image que les sources

polémiques nous dressent de Marcion est déformée du fait de la polémique, mais aussi en raison des liens étroits de cette polémique avec des débats théologiques et scripturaires qui dépassent la figure même de Marcion (p. 293). L'auteur revient sur des éléments déjà abordés dans les deux parties précédentes, mais cette fois pour les analyser en lien non avec la polémique de l'auteur étudié, mais avec le contexte du II^e siècle et la place des informations sur Marcion dans la stratégie rhétorique des auteurs. Elle relève que les différents points de sa pensée – comme la question de la jalousie, de la justice divine, la naissance de Jésus et son expérience humaine, etc. –, s'insèrent très bien dans les débats de l'époque et sont attestés par ailleurs dans d'autres documents de l'époque. L'élément qui le distinguerait le plus de ses contemporains serait sa conception du Créateur.

De sa conclusion (p. 433-439), deux points sont à retenir : d'une part, le fait que Marcion résulte de plusieurs courants intellectuels et sociaux et qu'il est un produit de son époque et de ses préoccupations ; d'autre part, le fait que, paradoxalement, ce serait sa catégorisation progressive comme « hérétique » qui lui aurait valu d'être passé à la postérité.

À la fin de l'ouvrage, une bibliographie complète celle qui se trouve déjà dans la monographie de VINZENT, et deux index des sources et des thèmes abordés permettent au lecteur de naviguer plus facilement dans l'ouvrage en fonction de ses préoccupations propres.

La lecture du volume est d'un abord plus simple que celle de l'ouvrage de VINZENT. Le lectorat en sera donc probablement plus large, aussi bien étudiantin (avec déjà de bonnes bases sur l'époque) qu'avisé. Il sera également utile à tout chercheur intéressé par Marcion et par les débats théologiques et scripturaires du II^e siècle.

A. V. D. K.

HISTOIRE MÉDIÉVALE

Maître ECKHART, *Commentaire du livre de la Sagesse*, traduit du latin par Jean-Claude Lagarrigue et Jean Devriendt, introduction et commentaires par Marie-Anne Vannier, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Sagesse médiévales 15 », 2015. 21 cm. 288 p. ISBN 978-2-251-18317-6. € 35.

Le maître thuringien n'a pas fini de nous surprendre, et sa pensée est assez puissante pour traverser les siècles : l'ouvrage majeur présenté par ces trois auteurs en témoigne une nouvelle fois. Tout en offrant la première traduction française d'une réflexion de Maître Eckhart menée durant ses années parisiennes lorsqu'il enseignait à la Sorbonne, il permet de se référer aux sources, ce qui est toujours du plus grand intérêt. La traduction de textes originaux de l'un des plus grands théologiens médiévaux vient renseigner, en effet, non seulement la pensée du maître rhénan mais également l'atmosphère intellectuelle qui régnait alors à Paris, emblématique de la circulation des idées en Europe au Moyen Âge.

Quel en est le thème central ? Comme son titre l'indique, il s'agit de mettre en lumière la « Sagesse » (*sophia*) à travers une approche chère à Eckhart, reliant philosophie, théologie et mystique. Quel est précisément le sens de ce terme dans le contexte eckhartien ? Dans sa *Somme théologique*, saint Thomas d'Aquin avait exposé les trois sagesse qui incombent à l'être humain, d'ordre philosophique, théologique et celle qui est un don du Saint-Esprit : celle qui, infuse en l'homme, a pour vocation d'atteindre la « Cause originelle », c'est-à-dire Dieu.

Hormis son apport fondamental sur le plan de la compréhension de ce thème, le *Commentaire du Livre de la Sagesse* apporte une nouvelle lumière sur le sens de l'*Œuvre tripartite* (dont seules quelques parties ont subsisté). Dans cette œuvre, Eckhart souhaitait réaliser une synthèse en faisant une lecture de l'Écriture à la lumière d'Augustin, de Maïmonide, d'Avicenne ainsi que des Pères de l'Église.

L'avant-propos (p. 9) expose le cadre qui a rendu possible cette étude : l'Équipe de recherche sur les mystiques rhénans (ERMAR) et le projet *Textim* de la Maison des sciences de l'homme (MSH) de Lorraine. Suit une introduction détaillée (p. 11-45), rappelant les grands moments de l'existence de Maître Eckhart, ceux liés notamment à la composition du *Livre de la Sagesse* lors de son premier séjour parisien, l'organisation de l'ouvrage, le recours aux *Auctoritates* commentées dans cette œuvre (p. 55-67). Le commentaire d'Eckhart porte en effet, selon l'usage de l'époque, non pas sur le texte intégral du *Livre de la Sagesse*, mais sur les sentences les plus significatives à ses yeux.

Dans la partie intitulée *Une ontologie théologique et une anthropologie*, l'auteur développe la figure du *juste*, analogue à celle de l'*homme noble*, empreint de charité, dont la vocation est de manifester la Trinité selon Augustin (p. 33) ; c'est en lui que s'opère la *naissance de Dieu dans l'âme*, thème fondamental chez Eckhart. Quelques pages sont consacrées (p. 42-45) aux deux figures marquantes d'Avicenne et d'Augustin (p. 44-45 : *L'omniprésence d'Augustin*).

La traduction est claire et précise. On goûte l'esprit de Maître Eckhart, sa sobriété efficace, au détour de quelques gloses. Citons, pour exemple, cet extrait du *Huitième chapitre, Autorité III*, paragraphe 88, commentant : « J'ai fait une

invocation et l'esprit de la Sagesse est venu en moi » (Sg 7, 7) : « Augustin écrit, au chapitre LXVIII de son livre sur la *Vraie religion* : “ne va pas au-dehors, rentre au dedans de toi-même, c'est à l'intérieur de l'homme que la vérité habite” » (p. 130-131). L'auteur relève à ce propos dans la n. 17 : « C'est là toute la question du Maître intérieur. »

Le dernier chapitre s'achève par une déclaration de foi, citant Augustin, *Confessions*, X (« J'ai trouvé la vérité, là où j'ai trouvé mon Dieu car il est la vérité même ». Ainsi le vrai et l'un sont interchangeables, et l'unité elle-même est la vérité »). « Tels sont donc les commentaires qui me sont venus à l'esprit en parcourant le *Livre de la Sagesse* : j'espère avoir démontré, grâce à eux tous, et spécialement aux plus rares d'entre eux, que je chéris la vérité avec amour et que je l'examine avec une pieuse attention » (p. 272).

Une bibliographie raisonnée (p. 273-276) permettra d'approfondir cette étude, elle comprend diverses rubriques : *Sources*, *Traductions*, *Études se rapportant au Commentaire de la Sagesse*, *La vie d'Eckhart*, *Le séjour parisien (Textes-Études)*. Bien que les bibliographies sur Eckhart soient nombreuses, le lecteur déjà versé dans le domaine serait en droit d'attendre un éventail plus étoffé, comprenant par exemple la recherche d'Alain de Libéra, traducteur du *Commentaire de la Genèse*.

Le livre s'achève par un *Index des auteurs anciens et médiévaux* (p. 277), suivi par un *Index thématique* portant sur une quinzaine de mots-clés, ainsi que par un *Index biblique* fort utile (p. 283-286).

On ne peut que recommander un tel livre qui se lit avec aisance et offre une nourriture substantielle à la fois en philosophie, spiritualité et mystique au meilleur sens du terme. Il s'adresse également à tous les lecteurs attirés par l'aspect anthro-

pologique, avec notamment la figure de l'*homme juste* ou de l'*homme noble*, souvent mise en lumière par Eckhart qui était lui-même appelé *Lesemeister* (maître de connaissance) et *Lebemeister* (maître de vie).

Colette POGGI

HISTOIRE MODERNE

Philippe DENIS, *Edmond Richer et le renouveau du conciliarisme au XVII^e siècle*, Paris, Cerf, 2014. 24 cm. 389 p. ISBN 978-2-204-09611-9. € 29.

Il arrive tantôt que le visage historique d'un auteur soit occulté par les traits figés du masque de la doctrine qu'il élaborait. Cela fut sans doute le cas d'Edmond Richer (1560-1631). Dès 1612, André Duval, collègue à la Faculté de théologie de la Sorbonne, ami puis redoutable critique de Richer, créa le vocable « richériste », terme polémique qui partage avec d'autres du même genre (que l'on pense notamment à « jansénisme ») le défaut de renoncer aux nuances interprétatives au profit de la netteté d'une construction théorique. Ainsi, dès son vivant, la pensée de Richer se voit figée dans un corps de doctrine, le « richérisme », qui n'est finalement qu'un être de raison dont s'emparent d'abord les controversistes et ensuite les historiens. Les traits en sont fixés notamment par l'étude de l'abbé Puyol, parue dans la foulée du concile Vatican I (1876), dont les conclusions sont validées, un demi-siècle plus tard, par les analyses de l'historien E. Préclin (1930). Le richérisme y est présenté comme le « système » théo-

logique qui contribua le plus puissamment au développement du gallicanisme au XVII^e siècle en proposant un mélange original d'épiscopalisme, de régéralisme et de parochisme (c'est-à-dire la revendication des droits du second ordre à partir de l'affirmation que « l'ordre hiérarchique » de l'Église inclut non seulement les évêques et les archevêques, mais aussi les prêtres, qui dès lors participent aux conciles). Brossé par une historiographie sans doute militante, ce portrait d'un Richer « richériste » a longuement marqué les analyses consacrées au théologien français et au rôle qu'il joua dans le renouveau du conciliarisme à l'âge classique.

L'ouvrage de Philippe DENIS vise précisément à « considérer à nouveaux frais la vie et l'œuvre d'Edmond Richer, en se distançant du portrait qu'en font ses adversaires ultramontains et les historiens qui s'inspirent, quelquefois à leur insu, des travaux de ces derniers ». En tirant profit du renouveau des études consacrées au conciliarisme et au mouvement gallican qui a marqué l'historiographie des dernières décennies (que l'on pense notamment aux synthèses de Tierney, Oakley, Parsons et Tallon), Philippe DENIS s'efforce en particulier de « rendre justice à un auteur qui ne cesse de dire qu'il n'a rien voulu faire d'autre qu'honorer la doctrine de l'école de Paris et dont le souci principal est de mettre un frein aux dérives du pouvoir absolu, tant dans l'Église que dans l'État » (p. 16). L'ouvrage est divisé en deux parties aux enjeux et aux styles fort différents : la première (p. 23-184) retrace la biographie de Richer, la seconde (p. 187-285) en illustre la doctrine.

La biographie personnelle et intellectuelle de Richer fait l'objet d'une reconstitution très détaillée, captivante, voire même, par moments, passionnante, l'auteur sachant allier la précision de l'historien, qui exploite la totalité des sources directes et indirectes, et les ressources d'une écriture toujours fluide et dépourvue

de jargon. Rappelons quelques faits. Richer connaît l'époque de la Ligue, à laquelle il se rallie par la justification du régicide et la reconnaissance d'un pouvoir du pape en matière temporelle dont fait état la « thèse de grand ordinaire » soutenue par le jeune théologien en 1591 (un texte dont les adversaires se prévaudront et que Richer, dans l'*Historia academiae parisiensis*, met sur le compte de son inexpérience et des limites de sa connaissance des Pères et des conciles). Ses talents d'administrateur et ses qualités intellectuelles s'illustrent dans son activité de grand maître du collège du Cardinal-Lemoine (1597), dans le rôle qu'il joue lors de la réforme de l'université de Paris (1601) et surtout dans son action en tant que syndic de la Faculté de théologie de la Sorbonne de 1608 à 1612, lorsque, à la suite de la condamnation de son écrit *De ecclesiastica et politica potestate*, il est destitué de sa charge. L'existence de Richer fut en effet marquée tout autant par son engagement dans la vie intellectuelle et politique de la France de son temps que par les réactions suscitées par ses (rares) publications. En tant qu'éditeur des œuvres de Gerson (1606), Richer se mêle de la controverse qu'oppose le servite italien Paolo Sarpi et Bellarmin lors de l'interdit de Venise en rédigeant une *Apologia pro Ecclesiae et concilii auctoritate adversus Ioannis Gersonii obtrectatores* (1607). La définition qui apparaît en guise de sous-titre résume la thèse centrale de l'ouvrage : « L'Église est une police monarchique, instituée pour une fin surnaturelle, modérée par le Christ au moyen du concile œcuménique, lequel sert de gouvernement aristocratique. » Richer vise à réaffirmer, à la suite du chancelier parisien, la supériorité de l'autorité du concile sur celle du pape et indique comme le régime le plus convenable à l'Église celui de la monarchie tempérée par l'aristocratie (ou, comme l'écrit Richer, la « police monarchique », *politia monarchica*, conduite d'un « gouvernement

aristocratique », *regimen aristocraticum*). Les thèses de l'*Apologia*, ouvrage d'occasion et à diffusion très modeste, sont reprises par Richer en 1611, dans un opuscule qui sera aussitôt traduit en français, en anglais et en néerlandais, le *De ecclesiastica et politica potestate*. Ce plaidoyer pour les « libertés de l'Église gallicane », qui vise à remettre en honneur l'enseignement supposé constant des docteurs de l'École de Paris sur les pouvoirs du concile, rencontre toutefois une forte opposition et vaut à Richer une condamnation par les évêques du diocèse de Sens et sa mise à l'Index à Rome. Interdit de toute publication par l'aumônier de la Reine, Richer est finalement condamné à une retraite silencieuse qui, sans l'éloigner véritablement des débats, contribua à créer une image biaisée (en l'occurrence partielle) de sa doctrine, qui ne sera corrigée qu'en partie par l'édition posthume de ses œuvres au cours de la seconde moitié du XVII^e siècle.

En faisant un usage judicieux des sources historiques indirectes (les témoignages des critiques et des détracteurs) et directes (le mémoire autobiographique *Histoire du syndicat d'Edmond Richer*), Philippe DENIS retrace admirablement, dans la première partie de son ouvrage, les enjeux politiques, ecclésiologiques et philosophiques des étapes marquantes de la biographie intellectuelle de Richer que nous venons de rappeler. Il devient dès lors possible de mieux apprécier le caractère presque toujours polémique des positions théoriques du théologien français, qui ne prend la plume que pour réagir aux thèses d'autrui ou pour défendre les siennes propres et « l'ancienne doctrine de l'École de Paris » dont il se veut le porte-parole. La reconstitution minutieuse de ces contextes polémiques permet également à Philippe DENIS de corriger des éléments de la vulgate sur Richer, tels que le rôle qu'il joua dans le choix de Sarpi d'avoir recours aux thèses de Gerson

(p. 49), l'évolution des rapports qu'il entretint avec le Parlement lors de sa condamnation (p. 105-108) et la réception de la pensée de Richer après sa mort (moins directe et explicite que l'on a pu le soutenir, p. 163-183). On ne peut, enfin, que féliciter l'auteur d'avoir consacré un chapitre fort original à la diffusion européenne du *De ecclesiastica et politica potestate* (p. 75-96), en montrant comment les thèses gallicanes de Richer sont reçues dans des contextes aussi divers que les Pays-Bas et l'Angleterre par des théologiens qui partagent l'espoir de trouver dans l'option conciliariste une voie pour la réunion des Églises et la solution des conflits entre pouvoirs religieux et autorités civiles. Une telle multiplication des points de vue, autant pour ce qui relève des approches polémiques que des contextes, pointe en creux les éléments constants de la pensée ecclésiologique et politique de Richer : ainsi, il en va finalement moins d'un richerisme qui naît tout armé que d'une série de thèmes, constamment repris et variés au fil des années et des controverses.

Ces constantes de la réflexion de Richer sur la nature de l'Église et sur les rapports entre pouvoir religieux et pouvoir séculier sont étudiées par l'auteur dans la seconde partie de l'ouvrage. L'analyse est ici de nature conceptuelle, et la méthode adoptée est celle d'une défense et illustration des thèses de Richer à la lumière des critiques qui leur furent adressées par ses adversaires, en particulier par le théologien A. Duval. Mais il s'agit moins d'une lecture en parallèle de Richer et de ses critiques que d'une triangulation. En fait, Richer ne cesse d'affirmer qu'il n'avait pas d'autre ambition que d'exposer la doctrine de l'École de Paris, c'est-à-dire la doctrine prétendument unanime formulée, entre les XIV^e et XV^e siècles, par un ensemble de docteurs célèbres de la Faculté de théologie parisienne (Jean de Paris, Pierre d'Ailly, Jean Gerson, Jacques

Almain et Jean Major). Or, les adversaires de Richer ne contestent pas seulement ses thèses, mais aussi sa prétendue fidélité à cette tradition ecclésiologique. Ainsi, Philippe DENIS consacre le premier chapitre de sa deuxième partie à une esquisse des doctrines des docteurs parisiens au sujet des rapports entre le pape et le concile, le pouvoir des papes en matière temporelle et l'origine du pouvoir politique (p. 187-214). Puis il se penche sur la « pensée ecclésiologique » (p. 215-251) et la « pensée politique » (p. 253-276) de Richer, en prenant pour fil conducteur le *De ecclesiastica et politica potestate* et les critiques de Duval.

Nous ne pouvons pas rendre compte des détails de cette lecture croisée de Richer, de ses adversaires et de ses sources. Bornons-nous à trois courtes remarques. D'abord, force est de constater que la fidélité dont se réclame incessamment Richer à l'égard de la tradition de l'École de Paris n'a rien d'un propos rhétorique. Philippe DENIS montre bien que Richer ne reprend pas seulement les thèses d'Almain et de Gerson, mais qu'il en exploite aussi avec rigueur les outils conceptuels (c'est le cas notamment de la distinction entre l'autorité « conciliative et dictative » du concile et l'autorité « exercitative et executive » du pape, distinction analogue à celle, politique, entre le pouvoir de juridiction du roi et l'*auctoritas* du peuple ; ou encore le couple conceptuel « chef essentiel » / « chef ministériel »). D'où notre deuxième remarque : Richer vise moins à mettre *au jour* la doctrine de l'École de Paris qu'à la mettre *à jour*, en lui donnant « une cohérence et une homogénéité que celle-ci n'avait pas auparavant » (p. 282). C'est surtout en vertu de ce travail de systématisation, de clarification et d'explicitation (étayé par un remarquable sens de la formule et un style percutant) que les œuvres de Richer, en se portant défenseuses d'une tradition plus ancienne, assurent en même temps à celle-ci une nouvelle postérité au XVIII^e siècle.

Enfin, dernière remarque : une fois ressaisies à l'aune de la confrontation avec les thèses des docteurs parisiens qui les gouvernent, l'ecclésiologie et la pensée politique de Richer exhibent leur subtil anachronisme : l'affirmation de la continuité d'une tradition conciliariste et la thèse selon laquelle le pouvoir politique provient du peuple constituent, sous la plume de Richer, l'expression d'une double résistance à l'affirmation progressive de la doctrine de la monarchie absolue de droit divin et d'une ecclésiologie de la suprématie pontificale. La fascination qu'exerça le richérisme n'est sans doute pas sans rapport avec la netteté de ces prises de position théoriques franchement inactuelles dans la France du milieu du XVII^e siècle.

Maints éléments de cet excellent ouvrage, non moins riche et informé que conceptuellement stimulant, mériteraient d'être évoqués et discutés (la doctrine du pouvoir indirect du pape, seul point sur lequel – et pour cause ! – Richer ne peut pas suivre Gerson ; les emprunts de Richer à Bodin ; l'approche richériste de la réception des pouvoirs des évêques, etc.). Concluons cette note de lecture déjà longue avec un constat et la formulation d'un desideratum. Le constat : à l'issue de l'analyse des approches multiples et différenciées livrée par Philippe DENIS, Richer apparaît surtout comme un penseur du rejet de la domination et de l'abus de pouvoir. Qu'il s'agisse du pouvoir politique ou ecclésial (autant au niveau général que dans les cas des rapports entre prêtres et évêques), l'essentiel est à ses yeux le refus de la « tyrannie », qui coïncide, comme l'écrit Pascal, avec le « désir de domination universel et hors de son ordre ». D'où une conception de l'Église comme un corps dirigé, mais non dominé par le pape. La primauté de celui-ci n'est pas niée. Mais la plénitude du pouvoir n'appartient qu'à l'ordre hiérarchique « en corps », et en première instance au concile, et elle n'est exercée par le pape que dans les intervalles entre un concile et

l'autre. En somme, comme l'écrit Richer, « il y a un monde entre le primat et la monarchie absolue » (p. 239), et c'est sans doute dans la volonté de s'installer dans cet « entre-deux » que résident la spécificité et aussi le caractère inapproprié du projet richériste. Mais justement pour cette raison, et nous en sommes ainsi au desideratum, on peut se demander si le choix de consacrer deux analyses distinctes à la pensée politique et ecclésiologique de Richer ne finit pas par masquer la tension qui subsiste entre ces deux instances. Car si Richer vise à associer conciliarisme et gallicanisme, il semble se soucier beaucoup plus de l'empiétement de l'autorité religieuse sur l'autorité civile que des risques liés au fait de reconnaître dans le prince politique le protecteur de l'Église qui veille à l'application de ses canons. Mais comment articuler cette autorité reconnue au pouvoir civil et l'autonomie et la dignité assignées par Richer à l'« ordre hiérarchique » des prêtres et des évêques ? Autrement dit, penseur de l'*Ecclesia* et de la *Respublica*, Richer parvient-il aussi à penser l'*Ecclesia in Respublica* ? La question est évoquée par Philippe DENIS à la toute fin de son ouvrage (p. 285). On ne peut que souhaiter que l'auteur en fasse bientôt l'objet d'une étude.

Alberto FRIGO

John Henry NEWMAN, *Conférences sur la doctrine de la justification*, traduction et annotation d'Edmond Robillard et Maurice Labelle, revues et corrigées par Anne-Sophie Gache et Grégory Solari, Paris, Ad Solem, coll. « Écrits newmaniens », 2017. 21,5 cm. XXIV-540 p. ISBN 978-2-37298-067-8. € 29.

À l'occasion des 500 ans de la Réformation, la maison Ad Solem a eu l'heureuse

idée de rééditer les *Conférences sur la doctrine de la justification* dans lesquelles le futur cardinal Newman se penchait sur la sotériologie de Luther.

Publié originellement en 1838, alors que J. H. NEWMAN était toujours la figure de proue, au sein de l'Église d'Angleterre, du mouvement d'Oxford, *Lectures on the Doctrine of Justification* fut republié en 1874 avec quelques menues précisions (plutôt que corrections) de l'auteur, désormais prêtre catholique romain, qui était notamment soucieux de souligner la cohérence de son ouvrage avec les décrets du concile de Trente. Il notait toutefois le « peu de rectifications » (p. 14) qu'il avait dû faire à l'occasion de cette nouvelle édition.

Publiées en français pour la première fois en 1980 aux éditions Albert-le-Grand dans la traduction d'Edmond Robillard et Maurice Labelle, ces treize conférences et l'appendice de 74 p. qui les suit sont pour l'occasion revus et commentés par Anne-Sophie Gache et Grégory Solari. Le texte s'ouvre par une introduction éclairante et fouillée (24 p.) de Thomas L. Holtzen, prêtre épiscopalien et professeur de théologie au séminaire de Nashota (Wisconsin). Cette introduction inédite situe le contexte historique et intellectuel dans lequel l'ouvrage fut publié, puis commente et résume la théologie de Newman telle qu'elle apparaît ici. Holtzen insiste notamment sur le fait que les *Conférences sur la doctrine de la justification* n'attaquent pas tant ici Luther ou le luthéranisme que « le luthéranisme déviant qui était celui du protestantisme populaire d'alors » (p. XI).

La première conférence définit ce qu'il faut entendre par le terme « justification ». La deuxième renvoie à l'importance traditionnellement accordée à l'amour dans l'économie du salut. La troisième interroge la distinction souvent opérée entre salut et justification. De la

quatrième à la sixième conférence, NEWMAN se penche sur ce que recouvre ce dernier terme, en se fondant principalement sur l'Écriture. Les conférences sept, huit et neuf évoquent la question de la justice, et notamment de la relation entre la justice humaine et la justice divine. Les dixième et onzième conférences sont une réflexion sur cette « foi justificante » qui seule, selon NEWMAN, sauve et justifie l'homme pécheur. La douzième conférence traite de la relation entre la foi et les œuvres, et la dernière souligne l'importance du rôle de l'Église pour mettre les hommes sur la voie de la foi justificante. L'ouvrage se conclut par un « appendice » dans lequel NEWMAN précise encore le lien entre la foi et les œuvres.

Avec la pédagogie dont il faisait déjà preuve dans *L'Idée d'université* (également publié chez Ad Solem en 2007) J. H. NEWMAN expose dans ces conférences ce qui lui apparaît comme les failles dans la pensée de Luther telle qu'elle était alors trop souvent comprise, avant de démontrer que l'homme est sauvé et justifié par ce qu'il appelle la « présence justificante » de Dieu au cœur même du croyant (p. 214-216). Pour NEWMAN, la distinction fréquente entre salut et justification est peu pertinente puisque, par « l'inhabitation du Christ en l'âme chrétienne » (p. 184), Dieu absout du péché originel en même temps qu'il met l'homme en capacité d'accomplir la Loi. S'appuyant longuement sur des autorités telles que saint Augustin, saint Thomas d'Aquin et le concile de Trente, ainsi que sur des sources authentiquement anglicanes telles que Richard Hooker et les *39 Articles*, NEWMAN dépasse par ailleurs l'opposition ancestrale entre solafidisme et salut par les œuvres en insistant sur la primauté de l'amour, cet amour qui transfigure la foi et les œuvres qui en découlent (p. 44).

L'exposé de NEWMAN est précis, argumenté et convaincant. Sa compréhension n'en est que facilitée par l'appareil (inédit)

de notes fouillées (77 p. placées en fin d'ouvrage) proposé par cette édition, qui permet de résumer régulièrement la pensée de Newman ou de revenir sur son raisonnement, en même temps qu'il éclaire les références ou les allusions de l'auteur qui ne paraissent souvent plus très claires au lecteur du XXI^e siècle. Proposer la traduction des articles pertinents de la profession de foi de l'Église d'Angleterre est une heureuse initiative. C'est bien dans ces notes – et dans l'introduction de Thomas L. Holtzen – que réside le grand intérêt de cette réédition de la traduction de 1980. Elle constitue une contribution extrêmement utile pour enrichir la réflexion des chrétiens sur la question essentielle du salut, et pour mieux connaître encore un géant du christianisme contemporain.

Jérôme GROSCLAUDE

HISTOIRE CONTEMPORAINE

Fabien REVOL, Alain RICAUD, *Une encyclique pour une insurrection écologique des consciences*, Paris, Parole et Silence, 2015. 23,5 cm. 319 p. ISBN 978-2-88918-721-8.

En juin 2015, le pape François publiait la lettre encyclique *Laudato Si'* dont l'objet est de donner un enseignement doctrinal sur la conception catholique romaine de l'écologie et qui constitue désormais la référence majeure pour la définition de la doctrine sociale de l'Église, liée à la notion d'*écologie intégrale*. Ce livre en propose deux lectures.

La première est signée par Fabien REVOL, titulaire de la chaire Jean Bastaire à l'Université catholique de Lyon. À partir

d'un point de vue théologique, l'auteur propose une analyse transversale de l'encyclique. Il commence par montrer l'ancrage de la pensée de ce pape dans la tradition de ses prédécesseurs, notamment depuis Jean XXIII et Paul VI qui mettaient en garde contre le potentiel destructeur de la technique et la nécessité du respect d'un ordre naturel voulu par Dieu. Jean-Paul II a été le premier à poser les bases d'une théologie romaine de l'écologie et à mettre en avant la figure de François d'Assise promu « patron céleste des écologistes ». Enfin, avec Benoît XVI, la théologie de la création est réinvestie pour penser la crise écologique, avec la valorisation de l'alliance entre Dieu et ses créatures, l'insistance sur la nécessité d'une conversion et d'une sobriété heureuse dans l'éthique chrétienne.

En ayant pour référence le modèle de François d'Assise, le pape précise la notion d'*écologie intégrale*. La réconciliation des approches humanistes et environnementalistes est un axe fondamental bien illustré par la corrélation entre la situation des pauvres et la fragilité des écosystèmes. L'expérience du souverain pontife en Argentine et sa sensibilité à la théologie de la libération marquent ses orientations. La sortie des conceptions dualistes est une autre manière d'approfondir cette vision de l'écologie ; elle soutient des articulations entre dignité humaine, vie sociale et sauvegarde de la création, ou entre souci des pauvres, paix et respect des créatures, ou encore entre Dieu, le prochain et la terre. F. REVOL montre l'audace du pape par sa critique des paradigmes dominants dans les domaines culturel, économique ou politique. Les mythes de la modernité (progrès par la science et la technologie, développement libéral par la croissance et la consommation) sont passés au crible d'un regard soucieux du bien commun, contre les dérives individualistes, anthropocentriques. La discussion porte aussi sur les représentations de la nature, de la Création, de la vocation humaine, pour déboucher sur une

exhortation à la conversion qui suppose un examen de conscience et l'entrée dans de nouvelles formes de vie, marquées par une ascèse et une « sobriété heureuse ».

Dans la deuxième partie du livre, Alain RICAUD replace l'encyclique dans la perspective des enjeux scientifiques et politiques. Ses remarques sont très utiles pour prendre la mesure des défis internationaux globalement liés à l'écologie, qui n'est plus un sujet parmi d'autres mais celui autour duquel tous les problèmes doivent être pensés. L'état général de la Planète est dressé, avec des données chiffrées saisissantes sur l'épuisement des ressources en énergie fossiles, sur l'accumulation des déchets et pollutions, sur les emballements prévisibles liés aux changements climatiques. Ces constats conduisent à se préparer à des situations à venir, déjà au-delà de l'urgence, après les catastrophes qui vont toucher les populations les plus précaires à l'horizon des prochaines décennies de ce siècle. La recherche et l'innovation sont déjà mobilisées pour la réorganisation des modes de vie, mais les choix politiques sont toujours liés aux prises de conscience collectives et aux engagements concrets des personnes que l'encyclique voudrait encourager.

Marc Frédéric MULLER

Géraldine GIRAudeau, Cécile GUÉRIN-BARGUES, Nicolas HAUPAIS (dir.), *Le fait religieux dans la construction de l'État*. Actes du Colloque de l'université d'Orléans, 17-18 janvier 2014, Paris, A. Pedone, coll. « Perspectives », 2016, 24 cm. 276 p. ISBN : 978-2-233-00787-2. € 30.

Cet ouvrage regroupe quatorze communications présentées en juin 2014

au Centre de recherche juridique Pothier de l'université d'Orléans.

Quelle fut l'incidence des rapports entre le politique et le religieux dans la construction de l'État ? Le phénomène religieux participe-t-il aujourd'hui à la pérennisation de l'État ou apparaît-il au contraire comme un facteur de déstabilisation ? Comment l'émergence de normes relatives aux droits de l'homme oblige-t-elle désormais l'État à exercer sa souveraineté sur les affaires religieuses, y compris dans des litiges opposant des personnes privées ? Telles furent certaines des questions à l'origine de ce colloque. Loin de pouvoir signaler les apports de toutes ces communications, nous soulignons ceux de quatre d'entre elles particulièrement intéressants pour des lecteurs protestants d'une part, et des citoyens attachés à la laïcité et à sa composante en matière de liberté religieuse, d'autre part.

Étudiant « Le Parlement de la Réforme et la naissance de l'Église d'Angleterre », Cécile GUÉRIN-BARGUES rappelle que le dogme n'y joua pas un rôle comparable à celui de la justification par la foi en Allemagne ou de la prédestination en Suisse, et souligne le parallèle entre le pluralisme théologique de l'anglicanisme et le pluralisme juridique au cœur de la *Common law*, qui a toujours admis l'existence de droits particuliers ou spécifiques. Elle montre aussi le rôle important joué dans la Réforme en Angleterre par le Parlement : si la place centrale du Parlement ne fut définitivement assurée qu'avec le *Bill of Rights* de 1689, le Parlement de la Réforme marqua un premier pas dans cette direction. Le Parlement fut en effet beaucoup plus souvent convoqué (notamment pour appuyer le roi dans la séparation avec Rome, critiquée depuis longtemps pour son poids économique – un tiers des terres appartenait à l'Église catholique romaine – et sa fiscalité, et pour adopter de nouveaux textes régissant les questions religieuses... et ceux qui

leurs désobéissaient) et les parlementaires s'habituerent à travailler ensemble.

Thierry RAMBAUD rappelle fort précisément les conditions d'inscription dans la Constitution française du principe de la laïcité de l'État, en août 1946, et l'adaptation en cohérence de ce qui est devenu l'article premier de la Constitution : cette affirmation de la neutralité religieuse de l'État implique le traitement égal et le respect des croyances religieuses, et n'est en rien opposé à la reconnaissance du caractère d'intérêt général de certaines des activités des institutions religieuses.

Elsa FOREY illustre la complexité des rapports entre l'ordre étatique et les systèmes religieux par le cas-limite du contentieux des rapports internes aux Églises. Le principe est bien connu : les juridictions étatiques refusent de contrôler les décisions disciplinaires des autorités religieuses car un tel contrôle ne respecterait pas la séparation des Églises et de l'État. Toutefois cette barrière peut être franchie quand sont en cause des dispositions d'ordre public, non seulement pour les affaires de pédophilie (domaine mieux connu), mais aussi en matière de protection sociale. Elle souligne que dans ce dernier champ, une évolution jurisprudentielle est en marche. Dans un contentieux de l'assurance vieillesse du personnel ecclésiastique relevant du régime spécifique de la CAVIMAC (constitué principalement de prêtres et membres de congrégations catholiques), la Cour de Cassation a considéré qu'il n'était pas possible de s'en tenir à la définition du droit canonique quand celle-ci aurait pour effet de restreindre la protection sociale voulue par la loi. En conséquence, les pensions de vieillesse versées par cet organisme public doivent tenir compte des années de postulat et de noviciat, et non ne prendre effet qu'à partir du prononcé des vœux. Rappelons qu'une semblable question ne se pose pas pour la prise en compte du proposanat dans la constitution

des pensions des pasteurs, les années concernées entraînant déjà l'affiliation au régime général de Sécurité sociale.

Étudiant de manière très approfondie les réactions des parlementaires devant l'affaire Baby Loup (licenciement en référence au principe de laïcité pour port du hijab dans une crèche privée), Élina LEMAIRE montre que la volonté de transposer le principe de neutralité au secteur privé, libéral par essence et l'une des composantes de la laïcité, ne pourrait aboutir qu'au prix d'une très grave déformation de sa signification et de son fondement : le contenu des débats à la Chambre des députés et au Sénat témoigne d'une réduction du principe de neutralité, opposé improprement à la liberté religieuse.

C'est dire tout le caractère actuel des questions abordées.

Jean-Daniel ROQUE

THÉOLOGIE PRATIQUE

Louis BOUYER, *Sermons pastoraux. 1936-1938*, édition établie, présentée et annotée par André Renaud, Paris, Ad Solem, coll. « Spiritualité », 2017. 21,5 cm. 576 p. ISBN 978-2-37298-029-6. € 26,90.

Théologien catholique renommé, Louis BOUYER (1913-2004) a publié un grand nombre d'ouvrages consacrés à l'ecclésiologie, aux questions liturgiques, au dogme trinitaire, à la mystique, etc. On sait peut-être moins qu'avant son passage au catholicisme et son entrée dans la congrégation des prêtres de l'Oratoire (1944), BOUYER avait exercé le

ministère pastoral, de 1936 à 1939, en l'Église luthérienne de la Trinité, à Paris. Ce sont les sermons prononcés au cours de cette période (et retrouvés sous forme manuscrite à l'abbaye de Saint-Wandrille où BOUYER passa les dix dernières années de sa vie) qui sont édités dans ce livre dont le titre de la page de couverture devrait être corrigé en remplaçant « 1938 » par « 1939 ». Il s'agit de 58 sermons présentés non dans un ordre chronologique, mais regroupés par thèmes en fonction de l'année liturgique : de l'Avent à Pentecôte (34 sermons) et après la fête de la Trinité (24 sermons).

Sur le plan formel, notons d'emblée que ces prédications attestent d'une grande maîtrise de la langue française mise au service d'une pensée déjà fort bien structurée alors que BOUYER est encore jeune (entre 23 et 26 ans). Le style oratoire témoigne d'une éloquence classique et, si le ton peut s'avérer incisif et exhortatif, il reste toujours marqué par un réel souci pédagogique afin d'obtenir l'adhésion de l'auditeur. Conscient d'être au service d'une annonce de la Parole de Dieu, expression récurrente, BOUYER s'efforce de clarifier les enjeux essentiels de la foi pour conduire son auditoire à mieux saisir sa pertinence et ses implications. Fondé sur l'explication des textes bibliques étudiés (en fonction du lectionnaire), le prédicateur en dévoile de façon méthodique le sens et la portée, avec un renvoi fréquent à d'autres textes scripturaires susceptibles d'éclairer la signification de tel ou tel passage biblique. À ce titre, l'homilétique de BOUYER est résolument néotestamentaire.

Sur le plan doctrinal, BOUYER aborde tous les grands thèmes de la foi chrétienne dans une perspective luthérienne de type « haute Église ». La pensée est foncièrement trinitaire et sotériologique, avec une référence appuyée aux grands symboles œcuméniques et, cela va sans dire, avec une critique du protestantisme libéral

accusé de rejeter la foi apostolique. Aussi BOUYER éprouve-t-il la nécessité d'approfondir les différents aspects d'un christocentrisme radical, insistant sur la doctrine de l'incarnation (et la double nature divino-humaine de Jésus) comme clé de voûte de toute l'histoire du salut ancrée dans la manifestation providentielle de l'amour de Dieu pour sa création. En bon luthérien, il déploie une théologie de la grâce fondée sur un *extra nos*, car rien ne peut venir de l'homme qui reçoit tout de Dieu en Christ. Mais il s'agit d'une théologie de la croix qui révèle le visage d'un Dieu *pro nobis* sous les traits de Jésus crucifié offrant sa vie pour le salut du monde. À cet égard, la dimension sacrificielle de la mort du Christ est un fil conducteur omniprésent, avec l'idée d'une immolation propitiatoire de Jésus comme élément central d'une nouvelle et définitive alliance entre Dieu et les hommes.

Dans le domaine ecclésiologique, BOUYER se situe dans un courant sacramental qui veut fortifier l'institution ecclésiale, sa liturgie et ses rites. On est en présence d'un binôme Christ-Église fondé sur l'inséparabilité du Christ et de son Église qui est la dispensatrice des mystères de Dieu et de la foi. C'est dans et par l'Église qu'est annoncée la Parole de Dieu et que sont administrés les deux sacrements permettant de participer à la rédemption opérée en Christ. Banquet messianique sacré, la sainte Cène est le moment épiphane par excellence où les grâces divines sont données avec la chair et le sang du Christ (sous les espèces du pain et du vin). Au centre du culte chrétien, l'eucharistie ne saurait donc exister en dehors de l'Église-corps mystique uni dont Christ est la tête. On comprend que BOUYER ne puisse se résoudre aux divisions des chrétiens et pourquoi il privilégie un œcuménisme de la réconciliation pour parvenir à la réunification de l'Église (avec des accents qui

rappellent l'abbé Paul Couturier). Dès lors, il ne peut éluder la question : un protestantisme affaibli, éclaté, a-t-il encore sa raison d'être ? Si la Réforme est un retour au pur christianisme des origines, BOUYER estime que l'union des catholiques et des protestants n'en devient que plus impérieuse.

Enfin, signalons que l'on ne trouve que de rares mentions explicites des événements sociaux et politiques qui se déroulent dans ces années agitées. Dans son sermon du 9/10/1938, BOUYER se réfère à la situation très anxiogène engendrée par la crise internationale précédant les Accords de Munich, puis au soulagement providentiel qui s'ensuivit. Le fait d'avoir évité la catastrophe d'une nouvelle guerre doit mener à une véritable conversion pour réellement vivre en Christ. Et dans le sermon écrit le 1^{er} juin 1939, les chefs Hitler, Mussolini et Staline sont accusés de nourrir des illusions stériles porteuses de destructions à venir. Pour ce qui est des responsabilités citoyennes du chrétien, BOUYER les inscrit dans le cadre d'une théologie des deux règnes, sans séparation ni confusion du spirituel et du temporel. Il n'y a pas d'éthique sociale ni de politique chrétienne, mais une manière chrétienne d'agir dans les affaires et les luttes de la cité humaine.

Notons, pour conclure, que cet ouvrage met à notre disposition des sources homilétiques inédites qui mériteraient une analyse beaucoup plus fine. Mais une chose semble hors de doute : le contenu très *orthodoxe* de ces sermons peut aider à comprendre pourquoi BOUYER a préféré rejoindre l'Église catholique romaine.

Laurent GAMBARTO

François-Xavier AMHERDT, *L'animation biblique de la pastorale. 120 propositions pratiques*, Namur, Lumen Vitae, coll. « Pédagogie pastorale 12 », 2017. 23 cm. 183 p. ISBN 978-2-87324-570-2. € 18,50.

L'ouvrage envisage « comment l'Écriture Sainte peut servir de moteur à l'être et à l'agir de l'Église » (p. 6). En effet, dans une ligne indiquée par Vatican II (*Dei Verbum*) et confirmée par un Synode et par plusieurs exhortations papales, l'Église catholique romaine considère la Bible comme l'âme de toute action pastorale et ecclésiale. L'auteur, prêtre et professeur de théologie pratique à Fribourg (Suisse), veut rendre compte des expériences qu'il a recueillies en vingt-cinq ans d'animation biblique, offrir des pistes méthodologiques et pédagogiques, et encourager la pratique de la lecture de la Bible. L'ouvrage contient en effet 120 propositions, qui sont toutes nommées dans la table des matières détaillée, ainsi qu'un lexique de 15 p. Il est parsemé de réflexions théologiques, herméneutiques et pédagogiques, mais aussi de nombreuses citations des textes de référence catholiques. Les propositions sont organisées en trois chapitres thématiques : théologique et christologique (chap. I, 30 propositions), ecclésiologique, catéchétique et liturgique (chap. II, 64 propositions), évangélisation (chap. III, 26 propositions). Les propositions fourmillent de possibilités de mettre la Bible au cœur de la proclamation, de la gouvernance, de l'enseignement et de l'accompagnement en Église. En cela, l'ouvrage est très stimulant. En revanche, il ne donne pas à proprement parler de fiche d'animation. Pour le lecteur non initié au monde catholique, il constitue une bonne manière de découvrir et de comprendre comment les textes officiels, la tradition ecclésiale et la vie paroissiale peuvent favoriser et bénéficier de la

lecture de l'Écriture. La perspective herméneutique est plutôt harmonisante. L'auteur convoque par exemple Ricœur (dont il est un fin connaisseur) et le concept de *Mimèsis* pour l'intégrer dans une « herméneutique intégrale » (p. 37) qui s'appuie également sur la relecture contemporaine des quatre sens de l'Écriture (littéral, théologique, moral et anagogique). Cela reste toutefois de l'ordre de l'esquisse. L'ouvrage est essentiellement une ressource pratique et ne prétend pas être un essai.

Nicolas COCHAND

THÉOLOGIE SYSTÉMATIQUE

Christophe CHALAMET, *Une voie infiniment supérieure. Essai sur la foi, l'espérance et l'amour*, Genève, Labor et Fides, coll. « Lieux théologiques », 2016. 22,5 cm. 256 p. ISBN 978-2-8309-1606-5. € 24.

Comme son titre le laisse deviner, l'ouvrage traite des trois célèbres vertus théologiques. Celles-ci sont mises en perspective avec le Dieu biblique compris de façon trinitaire : ainsi, c'est l'aspect relationnel qui est mis en avant (du côté de Dieu par les relations entre les trois Personnes, et du côté de la foi de l'espérance et de l'amour qui ne sont pas comprises comme simplement juxtaposées mais nouées et articulées entre elles). Loin de concerner le seul champ de l'éthique et du service du prochain, c'est leur articulation vivante qui témoigne du caractère sain de la relation à Dieu. Si l'ouvrage prend acte de la crise de la transmission de la foi et de sa compréhension,

il ne renonce pas à ces aspects parfois jugés trop conceptuels ou encombrants de la théologie, pour au contraire en redéployer le sens et l'intelligence. À propos de crise, l'auteur note avec raison que cette situation n'est pas nouvelle car, dans la Bible, à de multiples reprises, nous lisons que la relation à Dieu s'est détériorée voire perdue.

Le premier chapitre insiste sur le caractère existentiel et dynamique de la foi chrétienne marquée bibliquement par le champ sémantique du cheminement (démarche, voie, route, pèlerinage, etc.) où la vérité est comprise comme rencontre, caractère malheureusement transformé en Occident à partir de la fin du XVII^e siècle en croyance à saisir intellectuellement.

Les trois chapitres suivants s'attachent à développer chacune des trois vertus.

La foi d'abord. Celle-ci est confiance dans le Dieu fondamentalement fidèle qui, le premier, nous a trouvés (elle n'est pas auto-fondée et vient de l'extérieur). Fidélité de Dieu que ne peut annuler l'infidélité humaine. Cette confiance, loin d'être une pure certitude, n'est jamais indemne de son contraire : le doute. De la même façon, la foi doit assumer l'absence de Dieu ou discerner sa présence en creux, notamment dans le scandale de l'abandon de Jésus sur la croix. Dans cette partie sont proposées six exigences pour une théologie fidèle : penser et assumer l'actualité de l'Évangile, penser et assumer le fait qu'il est l'unique référence de la foi, évangéliser nos représentations, continuer à cheminer sans croire être parvenus au sommet, distinguer texte (Bible) et Parole, ne pas confondre fidélité avec répétition. Ces réflexions se terminent sur une rectification de l'expression ambiguë « la foi sauve » : c'est Christ seul qui sauve, par la grâce seule, la foi est accueil de ce don.

Le chapitre suivant, sur l'espérance, s'ouvre à juste titre sur la notion de

l'*eschaton* (la fin), conçu non pas comme fin chronologique mais comme advenue de l'ultime dans notre vie. Advenue qui modifie alors notre présent et ouvre un nouvel avenir. La perspective eschatologique est ainsi détournée d'un hypothétique au-delà pour nous faire replonger au cœur de notre monde. En ce sens, l'espérance est un peu l'horizon de la foi, ce qui la nourrit, là où la foi est ce qui a permis l'espérance. La foi installe dans la juste relation, et l'espérance fait que cette juste relation devient justice pleinement accomplie. L'espérance de la foi est toujours une espérance contre toute espérance. À noter : de longs développements sur la question de la théologie des religions, ou du pluralisme religieux, que l'auteur choisit donc de façon significative de traiter dans le chapitre de l'espérance plutôt que dans celui de la foi.

Le dernier chapitre porte naturellement sur l'amour. L'auteur indique la nécessité d'entrer en dialogue avec la culture sur ce point, surtout sur un plan critique en rejetant l'amour réduit au sentiment ou à l'émotion, et donc à une certaine immédiateté. Le point fort de ce chapitre est de rappeler que l'amour est en réalité le débat central de la Réforme avec Luther et la question des œuvres. En effet, Luther cherche l'articulation juste de la foi et de l'amour : là où le Moyen Âge avait tendance à poser que sans l'amour la foi est en quelque sorte inactive, Luther démontre que l'amour sans foi est orienté non vers Dieu mais vers le sujet. C'est donc bien la primauté de l'amour qu'il faut repenser, car si Dieu est amour, et donc que l'amour demeure là où la foi se transformera en face-à-face qui voit l'espérance aboutie, en attendant ce temps, l'amour doit rester noué aux deux autres vertus pour ne pas se corrompre.

L'ouvrage ne présente pas de difficulté de lecture, il est riche en allusions à l'histoire de la théologie et en citations d'auteurs de

tous temps. Nul doute qu'il contribuera avec d'autres à une réactualisation de la formulation de la foi chrétienne sans sacrifier aux fausses facilités.

Thibaut DELARUELLE

Gérard SIEGWALT, *Écrits théologiques 3 : Le Défi scientifique. L'ébranlement de la civilisation moderne, l'Université et la théologie, la sauvegarde de la création*, Paris, Cerf, coll. « Alpha », 2015. 23 cm. 441 p. ISBN 978-2-204-10527-9. € 34.

Gérard SIEGWALT, *Écrits théologiques 4 : Le Défi ecclésial. Une voix protestante pour la réalisation de l'Église*, Paris, Cerf, coll. « Patrimoines », 2016. 23 cm. 456 p. ISBN 978-2-204-11330-4. € 34.

Voici les troisième et quatrième des recueils de ses articles (revues et journaux), communications à des colloques et conférences que publie G. SIEGWALT. Un cinquième devrait suivre. Le terme de « défi », qui se retrouve dans le titre de chacun, est à comprendre au sens de *challenge* ; il n'exprime aucune intention agressive, mais la volonté de faire face et d'apporter une réponse ou une réflexion théologique aux grands problèmes de notre temps.

Le troisième défi est celui de la science. La rédaction des textes ici regroupés s'étale sur plus de cinquante ans ; ils s'adressent à des publics très divers (membre des paroisses, universitaires, techniciens, par exemple spécialistes de la forêt). Ils présentent néanmoins une assez grande unité de pensée et de style. Ils précèdent, accompagnent ou prolongent le volume 5 (3/1) de la *Dogmatique*

pour la catholicité évangélique (voir compte-rendu dans *ETR* 1997, p. 627). Ils posent des questions fondamentales. Comment articuler la vision scientifique du monde avec celle d'une foi biblique, en particulier comment comprendre les récits de création, récits de commencements, qu'avec raison l'auteur relie avec les textes apocalyptiques de la fin ? Comment évaluer le bouleversement ou plutôt l'ébranlement de notre civilisation par la science (avec le souhait que l'Université, au lieu de cloisonner les disciplines, sache instaurer un dialogue entre elles) ? Quelle est la portée et quelles sont les conséquences, tant matérielles, culturelles que spirituelles, de la crise écologique et, en particulier, de celle de l'énergie qui à la fois améliore et menace la vie ; le rôle du théologien est, ici, d'appeler à penser, comme le fait la Bible, en fonction de l'avenir. La démarche est à la fois audacieuse (elle n'évite ni n'émousse aucune question) et humble (elle prétend apporter des contributions et nullement des solutions définitives). À travers ces textes, se dessine non seulement le regard pénétrant et averti qu'un théologien protestant porte sur la nature et sur ce qu'en fait le monde moderne, mais aussi s'esquissent les grandes lignes d'un comportement croyant fidèle au message évangélique. Ces pages, aux aperçus parfois surprenants, joignent une réflexion exigeante sur le fond avec des indications très concrètes pour la vie quotidienne et allient une grande lucidité avec beaucoup de sérénité.

Le défi ecclésial, objet du quatrième volume, est double : qu'est-ce que l'Église peut et doit apporter à la société globale ? Comment l'organiser en restant fidèle à sa vocation et l'unifier tout en respectant de légitimes diversités ? Dans les textes qui se centrent sur la première question, l'on est très intéressé par ceux qui traitent de la situation particulière de l'Alsace, avec ses spécificités linguistiques et cultu-

relles. Les protestants « de l'intérieur » ne la comprennent pas très bien et y sont souvent peu sensibles. Ils pourraient considérer que ces pages ne le concernent pas directement ; en un sens, c'est vrai, mais l'auteur a l'art, à partir de questions concrètes et de suggestions pratiques, de dégager des thèmes et des principes fondamentaux en les éclairant par des exemples précis. Il contribue ainsi, plus largement, à la recherche, à notre sens aujourd'hui décisive, d'une juste articulation de l'universel avec le communautarien, qui permette de dépasser l'alternative ruineuse entre un communautarisme qui rejette l'universel et un universalisme qui refuse les particularismes. Notons aussi les tâches urgentes pour l'Église dans le monde actuel que relève G. SIEGWALT : le dialogue interreligieux, le dialogue avec la science, l'engagement pour la justice, la paix et la bonne santé écologique de notre terre. La seconde question est celle de l'œcuménisme et l'auteur y aborde des sujets qui lui tiennent fortement à cœur : l'intercommunion, les sacrements, la confession de foi, la réconciliation des ministères et le ministère de l'unité. On peut être loin de le suivre dans tous ses attendus et toutes ses conclusions (G. SIEGWALT se souvient peut-être de la discussion à la fois vive et fraternelle que nous avons eue dans un café d'Autun à la suite d'une conférence publiée dans ce volume) ; mais, même si l'on ne va pas dans le même sens, ses propos méritent toujours d'être écoutés et médités. Notons aussi, dans ce volume, quelques textes écrits dans le climat des années 1970 sur l'utilité et la nécessité de l'Église à un moment où beaucoup plaidaient pour un christianisme sans Église instituée.

Ces deux recueils sont riches, denses et volumineux. Ils peuvent, de ce fait, effrayer des lecteurs potentiels. Rappelons qu'ils réunissent des écrits parfois assez brefs que l'on peut lire par petites sections, et qui ne demandent donc pas un effort

de lecture aussi soutenu que la *Dogmatique pour la catholicité évangélique*. De ce point de vue, ces recueils sont très utiles et facilement utilisables, en particulier pour les pasteurs et les responsables d'Église.

André GOUNELLE

Gérard SIEGWALT, *Écrits théologiques 5 : Le Défi humain. L'incertitude de l'existence humaine et le combat spirituel*, Paris, Cerf, coll. « Patrimoines », 2017. 23 cm. 388 p. ISBN 978-2-204-11654-1. € 34.

Comme les quatre volumes précédents de la série *Défi*, ce livre est un recueil (non un traité) où l'on trouve des textes variés (articles de revues et de journaux, allocutions et conférences, voire prédications) de longueur et de densité inégales, conçus et produits dans des contextes et pour des publics divers. Chacun peut être lu et médité pour lui-même, indépendamment de ceux qui l'entourent. Toutefois, qu'ils soient regroupés dans le même ensemble signifie qu'il y a entre eux des liens forts. On y constate des harmoniques et des complémentarités ainsi qu'une unité de style et de démarche. Et surtout, ils répondent tous à une même préoccupation qu'indiquent bien le titre et le sous-titre : celle du combat (on aurait pu dire aussi du travail ou de l'effort) spirituel du croyant pour s'humaniser, c'est-à-dire pour devenir plus proche de l'homme tel que Dieu le souhaite. Nous touchons ici au paradoxe qui se situe au cœur de l'existence chrétienne : tout y est donné et tout doit s'y construire ; il ne faut surtout pas confondre ces chemins que sont les pratiques, les exercices et les disciplines de la spiritualité avec le but (ce serait tomber dans l'idolâtrie de la piété), mais

« on n'atteint pas le but sans prendre le chemin qui y mène » (p. 212). Ainsi, la spiritualité se trouve à la fois relativisée (elle n'est pas ultime) et valorisée (on ne peut pas s'en dispenser).

Ce livre se fonde sur une conviction profonde que l'un des textes formule ainsi : « C'est dans l'expérience que la révélation se vérifie, c'est par la révélation que l'expérience s'éclaire » (p. 75). Sont écartées d'une part une démarche purement « supranaturaliste » qui disqualifierait l'expérience, d'autre part une démarche purement inductive qui se cantonnerait dans une expérience sans altérité. On est très proche de la corrélation tillichienne qui établit non pas un concordisme entre expérience et révélation, mais une bipolarité à la fois critique et dynamique. Cette prise en compte de l'expérience donne à ces pages un cachet existentiel ; sans jamais céder à la tentation du récit de soi, elles analysent, on le sent très bien, une spiritualité vécue, mais non pas seulement subjective puisqu'elle se confronte sans cesse avec le texte biblique lu avec discernement (autrement dit critique) et qu'elle s'éprouve dans une réflexion exigeante.

Parmi les thèmes abordés et sans en dresser une liste exhaustive, mentionnons la prière, le jeûne, la pénitence, le sacrement et plus particulièrement le baptême auquel l'auteur, dans la ligne du luthéranisme, accorde une grande importance (il est la forme même de l'existence chrétienne), la mort. Notons aussi une réflexion tranquille et courageuse sur l'accueil ecclésial des homosexuels et de belles pages sur l'angoisse et la manière de la gérer. On est parfois déconcerté par certaines considérations (par exemple sur le monde invisible) qui paraissent étranges, mais ce qui en est dit les rend moins obscures et suspectes. D'autres orientations, au contraire, peuvent nous rencontrer : ainsi la critique du rétrécissement sotériologique, plus précisément

peccatologique, de la pensée et de la prédication chrétiennes qui ont conduit au rabougrissement d'un acosmisme religieux.

Faut-il souligner à nouveau la reconnaissance que la théologie protestante francophone doit à Gérard SIEGWALT ? Aux dix volumes de sa *Dogmatique*, s'ajoutent maintenant les cinq recueils des *Écrits théologiques* (pour ne pas parler de ses autres livres). C'est une œuvre considérable par son ampleur et remarquable par son originalité. Penseur inclassable, étranger aux modes, agitations et controverses de l'actualité théologique, Gérard SIEGWALT, en alliant méditation et réflexion, trace discrètement, solidement et profondément un chemin de foi qu'il nous invite à parcourir en son amicale compagnie.

A. G.

ÉTHIQUE

Frédéric LOUZEAU (éd.), *Bioéthique, mort, transhumanisme*, Paris, Collège des Bernardins, coll. « Revue théologique des Bernardins », 2016. 21,5 cm. 185 p. ISBN 978-2-88918-587-0. € 14.

À travers six contributions, ce numéro est spécialement dédié aux questions posées par le transhumanisme.

La première se situe en deçà du transhumanisme proprement dit, en cherchant ce qui dans nos cultures en fait le lit. Pour l'auteur, c'est notamment dans le fait que nos sociétés ont remplacé le droit naturel, ainsi que les notions et références qui lui sont attachées (comme la raison naturelle

et tout ce qui tourne autour de la transcendance), au profit d'une conception centrée sur la seule liberté individuelle. Si à la lecture de cette contribution, on reste critique à l'égard d'une morale qui veut protéger l'altérité mais uniquement selon la conception exclusive et restrictive qu'elle s'en fait, on entend également en arrière-fond combien le transhumanisme et notre société actuelle qui le permet déjà idéologiquement, sont une véritable menace pour une anthropologie et une éthique fondées sur la théologie naturelle qui risquent de sombrer complètement avec cette référence à la nature.

La deuxième contribution s'intéresse à la définition médicale de la mort qui, après avoir été fondée sur la mort cardio-respiratoire, est devenue après le « rapport de Harvard » en 1968 mort du cerveau. Car cette dernière définition de la mort peut être critiquée en soutenant qu'un patient avec un cerveau mort peut effectivement être en train de mourir mais peut aussi être malade au-delà de tout espoir sans être pour autant encore mort. L'idée est donc de remplacer cette définition restrictive par une définition plus holistique ne réduisant pas le patient à un organe et ne réduisant pas l'être à l'agir. La définition de la mort par mort cérébrale peut même être soupçonnée d'utilitarisme en favorisant les transplantations d'organes, obscurcissant ainsi le discernement éthique. Or dans une perspective catholique, la question est ultimement et pratiquement la suivante : dans quelles conditions peut-on débrancher un patient maintenu en vie par des appareils (et éventuellement recueillir ses organes) sans commettre un homicide ?

Une troisième contribution s'attache à penser ou repenser la place de la mort dans la vie, de façon à ce que la vraie vie soit possible (la réflexion est nouée à 1 Co 15,55). Car nier la mort, c'est paradoxalement la rendre victorieuse, alors que lui donner une place dans la vie, c'est

lui refuser d'être la réalité ultime. Une seconde partie envisage cette fois-ci la mort de l'autre et constitue, à nos yeux, surtout un plaidoyer hostile à l'euthanasie ou au suicide assisté, en s'efforçant de démontrer que donner la mort ne peut en aucun cas être un geste d'amour. Quelles que puissent être ses opinions sur ces questions délicates, le lecteur reste dubitatif devant une démonstration plutôt caricaturale et guère convaincante qui pose en substance que, puisque l'amour c'est vouloir le bien de l'autre, on ne peut pas vouloir stopper sa vie.

La quatrième contribution analyse l'immortalité telle que le transhumanisme la conçoit. Étant entendu que même si l'on peut douter de la faisabilité d'une telle entreprise, le seul fait d'être orienté par elle ne peut pas être sans conséquence éthique. Ne serait-ce qu'en orientant précisément le désir sur une certaine idée du bonheur et du bien (être en pleine santé le plus longtemps possible). L'auteur pointe combien le projet transhumaniste évacue le corps pour se concentrer sur une sorte de conscience virtuelle (le « Moi ») jusqu'à pouvoir être téléchargée si nécessaire sur un support matériel, rejoignant ainsi un dualisme corps/esprit. L'auteur n'a pas de mal à démontrer que l'espérance de la vie éternelle chrétienne se situe à l'opposé, étant de l'ordre du don et de la relation avec un Autre, Dieu. On pourrait ajouter à cette critique que le « Moi » est largement projectif et illusoire, quand le « Je » est toujours un Autre et qu'il demeure largement inconscient, et que l'on ne voit donc pas très bien comment en ne gardant d'une personne que son « Moi » il pourrait rester grand-chose à immortaliser !

La cinquième contribution s'efforce de faire le tri dans la promesse transhumaniste, en envisageant ce qui est crédible et ce qui ne l'est pas, et surtout en affirmant que la véritable question reste celle de savoir comment l'humanité est envisagée.

L'auteur pointe qu'il est probable que des innovations majeures qui nous paraissent impossibles aujourd'hui voient le jour dans un avenir proche (il note à juste titre que l'idée d'amélioration de l'humain n'est pas par principe contraire à la foi dès lors qu'elle reste inscrite dans la finitude et le rapport avec cet Autre qu'est Dieu). Or pour le moment, la pensée transhumaniste est exclusivement habitée par la toute-puissance, elle est donc incapable d'envisager les limites nécessaires pour que la vie reste possible. C'est donc l'absence de cette réflexion sur l'humain qui est le plus à craindre, risquant de faire advenir le post-humain sur du déjà déshumanisé.

La dernière contribution, très courte, est un manifeste du groupe de recherche d'éthique biomédicale de la Faculté Notre Dame sous forme de thèses qui fait apparaître, en reprenant les arguments développés dans les précédentes contributions, que le transhumanisme s'apparente à une sorte de salut de l'humain par lui-même, le rapprochant ainsi de la gnose et du pélagianisme. Le numéro a le mérite d'être intellectuellement solide et lucide, bien documenté, même si l'on divergera, en perspective protestante, sur certains préalables anthropologiques et théologiques, et ainsi sur quelques conclusions éthiques.

Thibaut DELARUELLE

Lytta BASSET, *Vivre, malgré tout*, Genève, Labor et Fides, 2016. 21 cm. 186 p. ISBN 978-2-8309-1587-7. € 18.

« La vie mérite-t-elle d'être vécue ? » s'interroge l'auteure dès la première phrase. Une question lourde de sens pour cette femme qui, de son propre aveu, n'a véritablement accédé à une parole vraie qu'à l'âge de 33 ans, et a connu l'abîme

du sens lorsque son fils s'est donné la mort. Question qui l'amène à une plongée dans ses propres « enfers », comme elle les nomme, mais aussi dans un parcours philosophique et théologique d'une grande profondeur. Question qui l'a hantée mais à laquelle elle a choisi de répondre « oui ». Choisi est bien le mot car la décision, dit Lytta BASSET, est le fruit d'une « décision éminemment personnelle ». Lorsque « tout a été happé dans le vide, la nausée, le vertige, l'absurde », reste ce qui se présente comme « une évidence » : « Et pourtant je suis ! » Refusant les discours psychologisant qui se hâtent de conclure à une dépression devant le sentiment de l'absurde que l'on ressent parfois, L. BASSET suggère d'entreprendre un long et difficile travail sur soi, de s'ouvrir à l'altérité, de faire ou refaire confiance... Le chemin est long qui mène à la vie, mais il en vaut la peine.

Les textes présentés dans cet ouvrage sont la reprise d'articles parus d'abord dans la revue *La Chair et le Souffle*. Ordonnés de façon cohérente, ils retracent une réflexion exigeante et personnelle. Face au désir de mort, thème du premier chapitre, l'auteure propose de retrouver la dimension spirituelle, la quête de sens inassouvie, rappelant que si mourir est possible, vivre est permis. Repérer les petits « clin Dieu » que la vie nous offre pour reprendre sens, s'ouvrir à des personnes bienfaitantes qui vont être des « autorisateurs », des personnes qui nous aident à devenir « acteurs » de nos vies et à croire en nous-mêmes, est le thème du deuxième chapitre. Il s'agit aussi d'éviter quelques écueils, dont l'un des plus importants est « la langue de bois », sujet du troisième chapitre : confusion, indifférenciation du « on », sont autant de façons d'étouffer la « parole en or », qui dit la vérité de l'être dans une congruence entre le dire et le faire. Le quatrième chapitre, « Oser faire confiance », se propose de « retraverser les trahisons, abandons,

perles de confiance » pour « les intégrer à sa propre histoire et aller de l'avant », comme en un baptême qui nous fait passer à travers la mort. Le cinquième chapitre redonne toute leur place aux affects comme moteur de l'accompagnement spirituel. Le chapitre suivant se propose de faire l'étrange expérience du « corps spirituel » d'une personne, tandis que le dernier revient sur cette force qui nous pousse à « persévérer » dans l'être en dépit des vicissitudes de l'existence.

Une démarche lucide, exigeante, n'hésitant pas à rouvrir les plaies béantes, mais une démarche pleine de confiance aussi dans les ressources insoupçonnées de l'humain. Une lecture de la Bible qui, par une attention fine aux mots hébreux ou grecs, en fait retrouver la saveur. Une pensée féconde qui unit relation à Dieu et relation à l'homme en une même recherche de ce qui peut être puissance de libération et de vie. Un ouvrage à recommander à toute personne engagée de près ou de loin dans l'accompagnement spirituel.

Christine RENOARD

Philippa FOOT, *Le bien naturel*, trad. John E. Jackson et Jean-Marc Tétaz, Genève, Labor et Fides, coll. « Logos 3 », 2014. 21 cm. 211 p. ISBN 978-2-8309-1536-5. € 16.

Le livre *Le bien naturel* de Philippa FOOT s'inscrit dans le cadre des recherches menées par cette éthicienne britannique depuis une cinquantaine d'années, travail marqué par un labeur philosophique exceptionnel. *Le bien naturel* a pour but de mettre en discussion et en évidence quelques éléments pour établir les fondements d'une théorie des vertus inhérentes à chaque être humain, ayant comme fil conducteur la thèse selon laquelle le bien

est fondamental et propice à la vie en ses différentes formes. Ce texte nous invite à parcourir l'itinéraire proposé par l'histoire de la philosophie morale par le biais « d'une théorie naturaliste de l'éthique ». Dans un dialogue marqué par cette voie, on notera une profonde originalité de style et d'interprétation car en revisitant quelques interrogations suscitées par les philosophes précédents, Ph. FOOT nous mène à une meilleure compréhension et à un meilleur approfondissement des questions éthico-morales.

À cet effet, la démarche proposée par notre philosophe débute sur la description – et son rejet naturel – tant avec l'antinaturaliste qu'avec les théories subjectivistes qui ont poussé la plupart des philosophes analytiques à un emotivisme et à une théorie méta-éthique, comme si cela avait été le développement de leur pensée originale. Afin d'éviter un programme de philosophie morale, basée par exemple sur « l'expressivisme » d'Allan Gibbard, on trouvera toute une série d'arguments proposés et défendus par notre auteure selon laquelle les « théories non-cognitivistes reposent toutes sur une erreur ».

Soucieuse de tracer une voie qui puisse guider ses lecteurs à un discernement majeur des relations existantes entre bonheur et vertu, la place de la raison pratique et les vertus morales en passant par une lecture de soi et une ouverture toujours nécessaire à autrui, le livre *Le bien naturel* constitue un précieux guide de philosophie morale et un outil indispensable à la connaissance et à la diffusion des œuvres et des idées de cette « philosophe du bien ».

Pablo SACILOTTO

SCIENCE DES RELIGIONS

François BOESPFLUG, *Pourquoi j'ai quitté l'Ordre... et comment il m'a quitté*, Paris, J.-C. Béhar, 2016. 20 cm. 124 p. ISBN 978-2-915543-51-3. € 15.

À une époque où les témoignages personnels et les récits de vie ont intégré le champ théologique sous le chapeau de l'expérientiel et du vécu, voici un témoignage qui ne laissera pas indifférent pour deux raisons. La première est que nombre de lecteurs connaissent l'auteur, qui fut pendant de longues années l'éminent collègue et iconographe catholique que l'on sait à l'université de Strasbourg. La seconde est qu'il s'agit d'un ex-dominicain, qui explique les raisons de sa séparation d'avec l'Ordre des Frères Prêcheurs. Derrière un itinéraire personnel, il y a donc une critique acerbe mais bien documentée, non seulement de l'Ordre lui-même mais aussi d'un certain nombre d'aspects archaïques et antimodernistes du catholicisme romain.

La critique se centre évidemment sur le refus d'une sexualité bonne et assumée, non seulement dans les ordres religieux, mais aussi dans le clergé romain. On est ébahi à la lecture des dérives mais aussi du climat homosexuel qui règne dans ces milieux uniquement masculins. Ou de la loi du silence qui continue d'entourer les dérives sexuelles des prêtres ou des frères. À la question du célibat des prêtres, suit une critique du refus du ministère féminin. Mais la critique ne s'arrête pas là : l'auteur met en question la notion de prêtrise (chap. 2), ainsi que le rôle du théologien dans la société contemporaine (chap. 3).

On pourrait penser qu'il s'agit d'un brûlot, l'auteur réglant ses comptes avec

ce qu'il a autrefois aimé. Il n'en est rien, et cela pour plusieurs raisons. D'abord, cette critique acerbe s'accompagne d'une autocritique : l'auteur avoue ses limites, ses peurs, ses doutes quant à sa vocation dominicaine (qui furent présents dès ses débuts dans l'Ordre), ses questionnements. En cela l'ouvrage est un beau témoignage d'humanité. Ensuite, le ton reste mesuré : si l'auteur parle sans langue de bois, il dit aussi sa reconnaissance pour ce qu'il a reçu de l'Ordre et dans l'Ordre ; il nomme quelques personnalités exceptionnelles qui l'ont marqué ; il continue à croire au Dieu de Jésus-Christ et à lire la Bible au quotidien, même si c'est de manière libre et personnelle. Enfin, le ton est marqué par une absolue sincérité. L'auteur dévoile une partie de son intimité, y compris sexuelle, de manière honnête et courageuse. En cela il témoigne, pour reprendre les mots du célèbre théologien berlinois, d'une « grâce qui coûte ».

On espère que cet ouvrage appellera des réponses et déclenchera des réflexions là où l'auteur se plaint d'un manque de curiosité intellectuelle, non seulement dans l'Ordre, mais dans le christianisme en général.

Jérôme COTTIN

Constance ARMINJON HACHEM, *Une brève histoire de la pensée politique en Islam contemporain*, préface de Gilles Kepel, Genève, Labor et Fides, coll. « Islams », 2017. 22,3 cm. 248 p. ISBN 978-2-8309-1632-4. € 19.

Depuis le XIX^e siècle, la pensée politique de l'islam a connu de nombreuses réflexions et mutations sur le fond d'une interrogation : comment expliquer le déclin des pays musulmans face à l'Occi-

dent ? Aux raisons religieuses, économiques et politiques mises en avant par des penseurs de l'islam, d'aucuns ont proposé une réforme théologico-politique. Si elles partent d'un diagnostic commun, les penseurs ont élaboré des théories plurielles, souvent contradictoires. Leur restitution historique permet de comprendre comment ont pu émerger sur la scène internationale la République islamique d'Iran en 1979, l'élection des frères musulmans en Tunisie, au Maroc ou en Égypte sur fond de « printemps arabe » après 2011, mais aussi l'État islamique de l'Irak et du Levant. Il convient de situer ces succès au sein d'un jeu d'oppositions théologiques. Pour autant, comment expliquer que l'islam libéral n'a pas su présenter d'alternative crédible à l'issue des décolonisations et que ce sont les mouvements islamistes qui ont pu conquérir le pouvoir ? L'ouvrage de C. ARMINJON HACHEM présente l'intérêt de montrer le poids du théologique là où les politologues décryptent bien trop souvent le monde musulman à la lumière de la seule « infrastructure ». L'auteur présente les options théologiques, les débats et les résonnances dans le temps et l'espace, ce qui permet de restituer les principales articulations et les généalogies de l'islamisme contemporain. Parce que les lectures contemporaines sur le politique en islam trouvent leurs sources dans les débats multiséculaires et notamment ceux des origines de l'islam, l'auteur y consacre son premier chapitre. Elle rappelle par la suite la nature des préoccupations communes aux mondes shi'ites et sunnites et met en lumière les thèmes récurrents dans les différents courants. Si la tradition peut être considérée par certains penseurs comme immuable, l'auteur montre qu'elle a été aussi construite à partir d'un lexique et, sous couvert de pérennité, elle ne manque pas de caractère innovateur. Les débats relatifs au constitutionnalisme, aux droits de l'homme, à la démocratie et à la citoyenneté sont les lieux d'appropriations

et d'interprétations théologiques de différents courants. L'originalité et l'intérêt de l'ouvrage tiennent justement à son comparatisme qui permet de situer dans l'histoire à la fois des proximités, des décalages et des théories de l'autorité dans l'islam. L'auteur montre ainsi comment dès le xv^e siècle, l'approche juridique musulmane caractérisée par le postulat d'une Loi révélée et par la primauté de la personnalité des lois sur la territorialité du droit entre en interaction avec le droit européen, défini par une philosophie du droit naturel qui repose sur le principe de territorialité du droit (p. 50-51). L'enjeu pour bien des penseurs musulmans contemporains est de fonder ce jeu d'interactions et de le légitimer. Le défi reste cependant non définitivement résolu, et si à la suite de la critique du despotisme de Kawākibī ou Nā'inī, on voit apparaître des théories constitutionnalistes, l'auteur montre dans cette brève histoire que les débats restent vifs et épidermiques, d'aucuns y voyant un péril pour l'islam lui-même.

Si le format de l'ouvrage ne prétend pas à l'exhaustivité, il aurait sans doute été pertinent, dans un chapitre final ou dans une conclusion plus étayée, de montrer les développements récents de l'islamisme politique. De même, si l'auteur présente la figure du philosophe marocain Mohammed 'Ābid al-Ġābirī (1936-2010) qui cherche à fonder la démocratie et les droits de l'homme dans leur lecture occidentale à partir des sources islamiques, il aurait été intéressant de présenter en parallèle un autre penseur marocain, ô combien influent et théoricien de l'islamisme, à savoir Abdeslam Yassine, leader de *Al-Adl wa al-Ihsān*.

Emmanuel PISANI

SOCIOLOGIE DES RELIGIONS

Yannick FER, Gwendoline MALOGNE-FER (dir.), *Le protestantisme à Paris. Diversité et recompositions contemporaines*, Genève, Labor et Fides, coll. « Enquêtes 2 », 2017. 22,5 cm. 418 p. ISBN 978-2-8309-1599-0. € 29.

La publication de cette étude très documentée est coordonnée par Y. FER et G. MALOGNE-FER, sociologues et spécialistes de l'analyse des faits religieux contemporains, et réunie les contributions d'Armand Aupiais-L'homme, Rémy Bethmont, Bernard Coyault, Sébastien Fath, Yannick Fer, Caroline Gachet, Philippe Gonzalez, Linda Haapajarvi, Fatiha Kaoues, Gwendoline Malogne-Fer, Junliang Pan, Sabrina Pastorelli, Patrice Rolland, Jean-Paul Willaime et Matthew Wood.

Ce volume rassemble les conférences d'un colloque organisé par le *Groupe sociétés, religions, laïcité* (unité mixte du Centre national de la recherche scientifique et de l'École pratique des hautes études) dans le cadre d'investigations menées autour de la nature, de la diversité et de l'évolution des communautés protestantes et anglicanes en Île-de-France. Ces journées (15 et 16 janvier 2014) s'étaient données comme objectif de réfléchir aux recompositions contemporaines de ces familles issues de la Réforme dans ce contexte citoyen marqué par des exigences et des contraintes particulières. La région parisienne constitue de ce point de vue un terrain d'observation privilégié. En France métropolitaine, peu de régions concentrent autant de protestants et d'anglicans, un cinquième de la totalité de cette population dans le cas de l'Île-de-France. Cette concentration démographique s'accompagne d'une recrudescence de communautés de sensibilité évangélique et d'Églises

de culture africaine, asiatique ou sud-américaine. Ajoutons à cette diversité qui caractérise particulièrement la région parisienne, l'accroissement du nombre de croyants ressortissants de pays d'Europe de l'Est et des Antilles, issus notamment de l'adventisme, un milieu dont les recherches menées par le sociologue Fabrice Desplan pourraient compléter cette remarquable enquête.

Comme le programme de recherche dont le colloque était issu, l'ouvrage propose des analyses croisées des mutations du paysage protestant et anglican francilien, prenant en compte la diversité des pratiques spirituelles en contexte urbain, la gestion de cette diversité par les acteurs institutionnels, enfin l'inscription dans l'espace urbain de ces recompositions des pratiques protestantes et anglicanes. La démarche retenue est pluridisciplinaire et associe historiens, géographes, anthropologues et sociologues, combinant des approches quantitatives et qualitatives. *La nouvelle France protestante. Essor et recomposition au XXI^e siècle* (Labor et Fides, 2011, sous la direction de Sébastien Fath et de Jean-Paul Willaime) soulignait déjà l'importance des transformations en cours au sein du protestantisme français. En s'appuyant sur les nouveaux apports de la recherche en sciences sociales, et en s'intéressant à la région parisienne, *Le protestantisme à Paris* offre un nouvel éclairage sur ces changements, des analyses exceptionnelles sur une série d'enjeux déterminants pour l'avenir du protestantisme et de l'anglicanisme étudiés, tels que l'intégration, la jeunesse, les inégalités sociales, la diversité culturelle ou les nouvelles revendications de visibilité dans l'espace public.

Dans des perspectives et des genres divers, quatre substantielles parties structurent l'ouvrage dans lequel les chercheurs étudient notamment l'évolution du paysage protestant dans une Église de Melun à forte représentation africaine,

l'implication de cadres laïcs en tant que facteur d'intégration de la diversité culturelle dans le protestantisme parisien, s'interrogent sur la pertinence du projet Mosaïc de la Fédération protestante de France, rapportent d'émouvants témoignages de la cathédrale américaine, paroisse inclusive de la communion anglicane, qui prend soin d'accueillir de manière inconditionnelle des personnes LGBT, ou encore traitent de la question du droit à la visibilité du religieux dans l'espace public français.

Jean-Luc ROLLAND

VIENT DE PARAÎTRE

Annie LENOBLE-BART, Marc SPINDLER, Gilles VIDAL (dir.), *L'Allemagne missionnaire d'une guerre à l'autre (1914-1939). Effondrement et résilience*, Paris, Karthala, coll. « Histoire des mondes chrétiens », 2017. 24 cm. 347 p. ISBN 978-2-8111-1887-7. € 28.

Les commémorations de la Première Guerre mondiale ont réveillé l'intérêt pour des pans négligés de l'histoire du XX^e siècle. C'est ainsi que l'Allemagne missionnaire entre 1914 et 1939 a été redécouverte, comme cet ouvrage en témoigne. L'empire colonial allemand détruit, les missionnaires allemands qui y étaient installés durent céder la place à d'autres. Globalement, les deux tiers du personnel furent éloignés. Mais l'effondrement des missions allemandes facilita l'émergence d'Églises autochtones enracinées dans leurs terroirs et leurs cultures. Ces communautés locales gardent non

seulement le souvenir mais encore les héritages matériels et spirituels des missions allemandes. En passant par de profondes réorganisations, les relations internationales entre Églises du Sud et Églises allemandes purent se maintenir et se normaliser à travers un processus de résilience.

Issu du trente-sixième colloque du *Centre de recherches et d'échanges sur la diffusion et l'inculturation du christianisme* (CREDIC) tenu en 2015 à Neuen-dettelsau, fief de la mission luthérienne de Bavière, cet ouvrage se caractérise par la variété des auteurs et des champs de mission étudiés puisqu'il réunit une quinzaine d'universitaires originaires du Togo, du Cameroun et du Congo travaillant sur leur propre pays, ainsi que des chercheurs européens et australiens apportant un complément sur le Rwanda-Burundi, l'Afrique de l'Est, la Papouasie Nouvelle-Guinée, la Chine ainsi que l'Australie.

Après une introduction situant le cadre général, la première partie traite de l'effondrement et de la résilience en Afrique, en Chine et en Australie. La deuxième partie intitulée « Destins » présente des personnes ou situations particulières des missions allemandes. L'ensemble s'achève sur une synthèse portant sur les origines et l'évolution de la missiologie allemande, notamment les apports de la théologie missionnaire allemande au débat mondial sur la mission dans les cercles œcuméniques pour la période retenue.

Abondamment illustré, pourvu d'un index très détaillé et comportant une cartographie claire, ce volume réalisé par des chercheurs appartenant aux universités ou autres organismes de rattachement de Paris, Rome, Kara et Lomé (Togo), Douala (Cameroun), Jinan (Chine), Londres, Greifswald (Allemagne), Brisbane (Australie), Utrecht (Pays-Bas), Montpellier et Bordeaux, comportant pour chaque article un résumé en anglais et en

français, comble une lacune dans l'historiographie des missions durant la Grande Guerre. Sans doute une raison pour laquelle il a obtenu le label « Centenaire »

de la Mission du centenaire de la Première Guerre mondiale.

G. V.